



Le Quartier Latin

Journal bi-hebdomadaire de l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

MONTREAL, 16 MARS 1961

VOLUME XLIII — NUMÉRO 45



LES ÉTUDIANTS DE L'E.N.S. PROTESTENT

contre le projet d'École Normale Supérieure

La situation créée par les déclarations conjointes de Mgr le recteur et de M. Vianney Décarie inquiète vivement les étudiants de l'École Normale Secondaire de l'Université de Montréal. La précipitation extrême qui a accompagné la création de l'École Normale Supérieure nous donne le droit de supposer que certains principes fondamentaux ont pu être négligés. Les paroles calmantes, mais un peu nerveuses, de Mgr le recteur, ne nous rassurent pas tout à fait et nous voulons étudier quelques points saillants de la situation pour y chercher la clef de notre avenir.

Pour rien au monde, ne voudrions-nous indisposer à notre égard des personnages dont dépend notre avenir. Nous citerons donc textuellement, entre guillemets, les paroles de Mgr le recteur et de M. Vianney Décarie, telles que rapportées fidèlement, nous l'espérons, dans "Le Devoir" et "La Presse", samedi le 11 mars 1961.

1) Mgr le recteur a dit que "la décision n'a rien de précipité" et, ailleurs, que les autorités de l'Université "ont été pressées par quelques circonstances" (Le Devoir). Nous sommes portés à nous arrêter plus volontiers à la seconde de ces affirmations contradictoires. Qui, en effet, n'a songé "depuis plusieurs années"

à la formation d'une faculté d'éducation? Mais il paraît bien évident que les autorités de l'Université ont été "pressées" au moment de la décision, puisqu'elles n'ont pas eu le temps de consulter

ni la Fédération des Collèges Classiques;

ni le conseil de direction de l'École Normale Secondaire de l'Université de Montréal.

2) Quelles sont "les circonstances" qui ont talonné les autorités après une longue indifférence? Pouvons-nous soupçonner que la question des nouveaux octrois n'y est pas étrangère?

3) Pourquoi cette précipitation à détruire des institutions établies qui se savent encore imparfaites mais travaillent arduement à se perfectionner en dépit du peu d'encouragement et d'intérêt de l'Université? A-t-on songé à saboter de fond en comble les collèges classiques pour les améliorer? Mgr le recteur dit: "J'admets que nous avons été pressés par quelques circonstances. Autrement nous aurions pu montrer le projet au public sous un angle différent comme un prolongement de l'École Normale Secondaire" (Le Devoir). Il nous semble que

le point important n'est pas de présenter le projet au public sous un angle ou sous un autre, comme s'il s'agissait de quelque chose d'équivoque à faire accepter avec ménagement, mais bien de savoir quelle est la meilleure solution pour l'avenir de la science pédagogique dans notre province en tenant compte de l'expérience précieuse acquise par l'École Normale Secondaire. Au moment même où le ministre de la Jeunesse déclare qu'il ne faut pas "bouleverser le réseau des institutions existantes" (Le Devoir, 13 mars 1961) et que son programme proposé entend mobiliser "all the existing cultural and pedagogical resources of the province" (The Montreal Star, 13 mars), on abolirait ou diminuerait l'École Normale Secondaire?

Les 228 élèves à temps partiel (presque tous professeurs actuellement) qui sont forcés de gagner leur vie tout en poursuivant leurs études et les élèves plus fortunés qui étudient à plein temps en ajoutant au cours pédagogique des sujets de spécialisation, ont droit d'espérer que leur diplôme de licence ne soit pas dévalorisé par le sabotage de l'institution qui l'a décerné. L'Université de Montréal est et reste responsable de ce diplôme et de son intégrité et nous voulons qu'elle le déclare.

4) Nous entendons des rumeurs tendancieuses qui expliqueraient les motifs de l'abandon de l'École Normale Secondaire, et nous n'y croyons pas, MAIS ALORS, QUELLES SONT LES RAISONS VALABLES QUI ONT MOTIVÉ LE SABOTA-

GE (le mot est juste et nous y tenons) D'UNE ORGANISATION SOLIDE, dont les professeurs bien intégrés sont respectés de leurs élèves et collaborent en parfaite harmonie? L'esprit de l'École Normale Secondaire est remarquable et nous jugeons malhabile et désastreux de détruire d'un coup de langue, d'un trait de plume, une oeuvre qui aurait dû servir de base à des projets futurs. Pourquoi tenter d'élaborer, sur l'air du temps et sur des notions "pressées", une nouvelle école qui n'aurait rien

des valeurs lentement cultivées et moissonnées par l'École Normale Secondaire?

5) Parlant de l'École projetée, M. Vianney Décarie déclare: "Le but de l'école sera de recruter et de former des jeunes pour l'enseignement secondaire, collégial, et jusqu'à un certain point supérieur" (Le Devoir). Nous ne comprenons pas en quelle façon la nouvelle école croirait répondre à de nouvelles exigences. M. Décarie ajoute que la nouvelle école "donnera un enseignement strictement de niveau universitaire" et qu'il "n'a pas à expliquer longuement en

suite à la page neuf

COMPRENNE QUI PEUT...

La semaine dernière, Mgr Lusier et M. Vianney Décarie ont donné une conférence de presse à propos de la formation d'une nouvelle faculté à l'Université. L'École Normale Supérieure est destinée à "recruter et à former des jeunes gens pour enseigner au secondaire, au collégial et indirectement au niveau universitaire — au sens européen du mot".

M. Décarie affirme que cette école donnera un enseignement strictement universitaire et répond à un besoin ainsi qu'à un vœu de la Fédération des Collèges Classiques. Le directeur de l'École Normale Supérieure se réfère à un article paru dans le Bulletin de la Fédération des Collèges Classiques en date du 3 décembre 1960 où on rapporte que 49.7% des professeurs des quatre dernières années du cours classique détiennent au moins une licence et que sur ce nombre, il y a plus de licences en philosophie qu'en lettres. (M. Décarie a oublié que la plupart des religieux possèdent une licence en théologie tandis que peu d'entre eux en ont une dans la matière qu'ils enseignent.)

La direction de cette Ecole organisera un enseignement qui préparera les élèves aux différentes licences d'enseignement et leur permettra d'acquérir une formation pédagogique. La licence d'enseignement sera une concentration de matières qui prépareront du point de vue académique le récipiendaire à faire de l'enseignement dans les collèges. Un tel diplôme se préparera dans les facultés. Quant à la formation pédagogique, elle sera assurée par l'Institut supérieur des Sciences de l'éducation qui poursuivra un triple but: former au point de vue pédagogique, sous la direction de l'École, le personnel enseignant et, enfin, un but de recherche pédagogique. L'Institut accordera les baccalauréats, les licences et les doctorats en pédagogie pour les gens qui ont l'intention d'enseigner la pédagogie et d'avoir des postes d'administration.

Les professeurs joueraient le rôle de tuteurs. Ils prendraient les étudiants par petits groupes, les suivraient de près et leur

suite à la page trois

À L'AGEUM.

A la suite de la mise en nomination de lundi dernier trois officiers de l'AGEUM ont été élus par acclamation. Ce sont MM. Hubert Lapierre (H.E.C.) à la vice-présidence intérieure, Gérard Trépanier (Poly) à la vice-présidence extérieure, et Mlle Christiane Verdon (Droit), la charmante assistante à la direction du Q.L., au poste de secrétaire. MM. Michel Grimard, (Médecine), Georges Laurin (Droit) et Jacques Verdy (Droit) se feront la lutte à la présidence. Félicitations aux heureux élus et bonne chance!

CE SOIR, LA COMÉDIE DE L'ANNÉE

« LA CRUCHE CASSÉE »

Qui élimons-nous?

Selon l'antique formule: "Le sort en est jeté". Deux candidats se feront la lutte à la présidence de PAGEUM. Et dans peu de temps l'avenir de l'Association sera de nouveau entre les mains de ses membres. Il est utile de le répéter, peut-être un jour en serons-nous enfin convaincus, PAGEUM sera l'an prochain ce que nous voudrions bien qu'elle soit.

Qu'est-ce que PAGEUM? Un club de loisirs, un organisme qui a pour unique fonction de redistribuer à chacun une dose de plaisirs autant que possible équivalente à sa quote-part dans le budget global? Une bonne année serait celle où danses, bals, carnaval, ciné-cabarets, flûtes, "ballounes", "smokers", et autres distractions, auraient dépassé en valeur le montant de la cotisation? Du pain et des jeux. Nous pêchons peut-être par idéalisme mais il nous semble qu'une pareille organisation serait indigne des étudiants, malgré certain comportement qui est plus le fait de quelques imbéciles que de la masse.

L'AGEUM nous apparaît plutôt comme une association nécessaire, qui a pour premier but de défendre et promouvoir les droits de ses membres, une manière de syndicat, si vous préférez. L'AGEUM n'existe qu'en fonction des intérêts de ses membres, n'est responsable que devant eux de sa politique, et ne saurait souffrir de pressions de l'extérieur, tant gouvernementales qu'universitaires ou autres. En d'autres mots, comme toute association d'hommes libres, elle est indépendante et son président n'a de compte à rendre qu'à ceux qui l'ont élu ou aux représentants légitimes de ses électeurs, par exemple le grand conseil de l'Association.

Les étudiants ont des problèmes, problèmes de logement, problèmes financiers et autres, ils ont également des droits qui découlent de leur condition, du rôle qu'ils ont à jouer dans la société tant présentement que dans l'avenir.

Si on essaie de trouver une définition de l'étudiant, on devrait y retrouver les éléments suivants: jeune, universitaire, citoyen, travailleur intellectuel en vue d'un service à rendre plus tard à la nation. De ces éléments découlent des droits qui sont en fait les corollaires des obligations de l'étudiant vis-à-vis de la société car, quoi qu'on puisse dire, l'étudiant est responsable devant la société. Ainsi du fait qu'il est un intellectuel et qu'il doit se réaliser comme tel il a droit à une vie culturelle. Ainsi du fait qu'il est un travailleur intellectuel en vue d'un service à rendre à la nation il a droit à des conditions de travail, de vie, qui lui permette le meilleur apprentissage qui soit de sa profession. Et on pourrait continuer

longtemps cette énumération, énumération qui fera d'ailleurs l'objet d'une charte étudiante, charte qui sera soumise d'ici peu au conseil.

L'Association étudiante aura évidemment comme rôle d'assumer les droits et obligations des étudiants. Ainsi de veiller à ce que ses membres aient des conditions de travail et de vie convenant à ce qu'on exige d'eux, à savoir d'être compétents en leur domaine propre. Ainsi, de veiller à ce que ses membres aient un climat culturel qui leur permette de se développer intellectuellement. La réaction normale de l'étudiant devant une situation qui lui est dommageable et à laquelle il ne peut remédier lui-même, devrait être de demander l'aide de son association. Ce n'est pas une faveur que cette dernière lui accordera, mais un service qu'elle doit lui rendre. Le jour où les membres de l'AGEUM auront compris que cette association n'existe qu'en fonction des services qu'elle doit leur rendre, elle cessera d'être un squelette de \$100,000.

Et c'est justement le devoir de l'exécutif de démontrer, de provoquer chez les étudiants une prise de conscience du rôle que doit jouer l'AGEUM. Pour ce faire, l'exécutif a en main deux instruments: le Q.L. et davantage le Comité d'éducation.

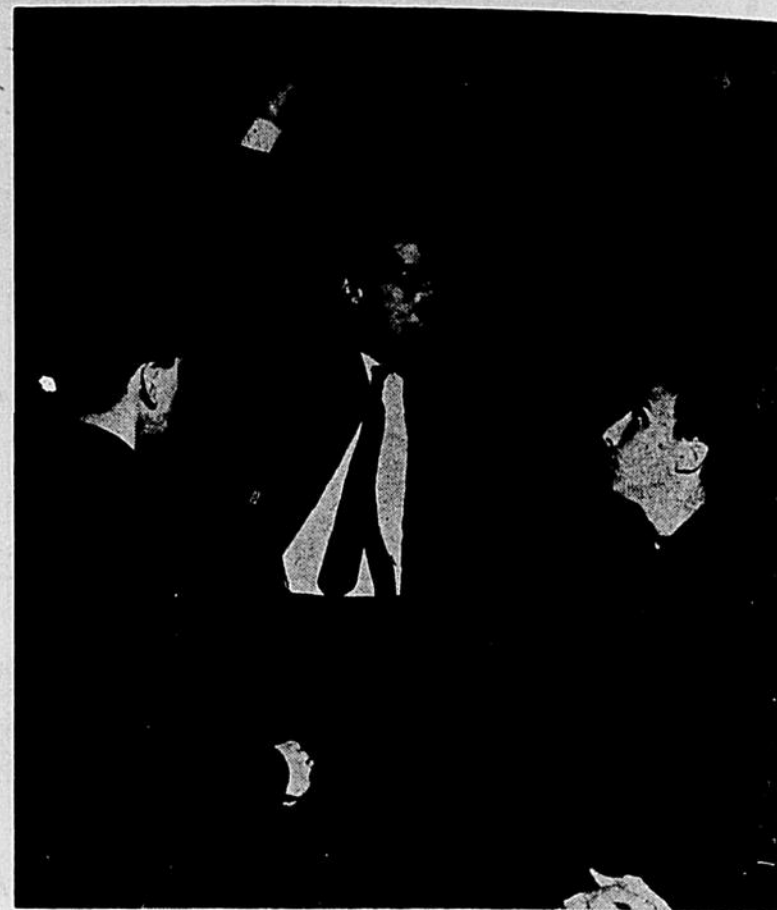
Le "Quartier Latin" pour sa part doit éveiller l'attention des étudiants à certains problèmes, les forcer en quelque sorte à s'interroger. Le Comité d'éducation doit, de son côté, élaborer une politique agéumique et surtout agir sur la masse étudiante; le plus gros de ses efforts doit porter sur le campus. Il doit être un organisme d'éducation populaire.

Ceci dit, passons à la campagne électorale. Qui élimons-nous à la présidence de l'AGEUM? Il y aura évidemment une foule de promesses électorales, de nouvelles promesses, et les promesses traditionnelles. Les candidats rivaliseront d'imagination pour faire miroiter devant les électeurs l'âge d'or qu'ils connaîtront sous leur administration.

Ce qu'il faudra essayer de découvrir, ce ne sera pas facile, c'est jusqu'à quel point les belles formules ronflantes correspondent à des idées bien arrêtées, à une conception bien enracinée. Ce qui importera et devra influencer, décider du vote, c'est la sincérité, le sérieux du candidat sur lequel on fixera son choix. A-t-il réellement telle ou telle conception de l'AGEUM ou bien au contraire cherche-t-il uniquement à charmer l'électorat en souscrivant aux opinions de la majorité?

Soumettons les candidats à la question...

Jacques Guay



"POUR LA JUSTICE... JE RESTE JUGE...!"

re, ou encore suggérer à des hôpitaux de leur diocèse de refuser le contrat d'assurance-hospitalisation. Les politiciens les plus véreux, les plus hypocrites, les plus rétrogrades, ceux qui ont survécu à l'ancien régime, se font entendre comme les porte-paroles officiels du clergé sans qu'un désaveu, pourtant si attendu, ne vienne de celui-ci. On semble loin du désaveu, on en est plutôt aux encouragements, par exemple on a déjà entendu des évêques se porter publiquement garants de l'intégrité morale de certains hommes politiques. En vérité, le clergé, à cause des intérêts qu'il poursuit actuellement, est une force réactionnaire qu'il faut donc éliminer, c'est-à-dire ramener à ses justes proportions.

Bien sûr, il y a des exceptions, et elles sont même à la fine pointe du progrès. Par ironie du sort, c'est de certains clercs qu'est venu, en une certaine partie, le mouvement de libération, qui doit jouer, en fin de compte, contre le clergé. Mais malheureusement, tant de perspicacité et de compétence ne leur attirent en général que des réprimandes. À l'un il est interdit de prononcer des conférences dans tel ou tel diocèse,

un autre est tout simplement retiré de la circulation pendant quelque temps. Il est certain que ces clercs héroïques sont considérés comme des moutons noirs par la hiérarchie et sont désavoués par elle.

Les exemples ne manquent pourtant pas, et la leçon devrait être apprise, de pays dans lesquels les prêtres subissent des répressions regrettables, par exemple à Cuba où existe un clergé à majorité franquiste, et au Brésil où le clergé, dont les intérêts concordent de manière inavouable avec ceux des milieux financiers, commence à avoir des frictions avec le gouvernement.

Un intellectuel catholique canadien-français se trouve donc en très mauvaise posture devant le spectacle de son clergé qui tout en appelant l'Église sa mère l'asservie en fait à des manigances qui la perdront. Pour le moment il se contente de lui remettre sous les yeux un message récent de l'épiscopat polonais rappelant à ses prêtres que leur place est à l'église et qu'il n'est pas de leur intérêt de se compromettre avec des régimes politiques.

Bruno Verdon

LE PEUPLE CANADIEN-FRANÇAIS ET SON CLERGÉ

Depuis environ un an la province de Québec connaît un progrès intense dans plusieurs domaines. Il s'agit en fait pour elle de rattraper un retard de plusieurs décades sur le reste des états civilisés du monde, que ce soit au point de vue de la démocratie parlementaire, de nos moeurs politiques ou de nos institutions sociales. La mort d'un despote fasciste a enfin donné l'occasion à des esprits clairvoyants et compétents de se faire entendre, non sans qu'on cherche à les faire taire au début, mais assez pour que leurs conceptions finissent par s'imposer à la masse.

On aurait pu s'attendre à ce que le clergé québécois, à qui a été dévolu par "nécessité historique" un ascendant extraordinaire sur tous les paliers de notre vie communautaire, eut participé lui aussi à cette démocratisation de nos moeurs et de nos institutions. Son omniprésence, qui commence d'ailleurs à le gêner, lui permet d'exercer une influence directe dans le sens d'un avancement social des Canadiens français. Or tel n'est pas le cas. Les politiciens qui ont pris le pouvoir en juin dernier, aux visées pourtant bien modestes mais dont le programme électoral est dans la ligne de la

"démystification" actuelle, rencontrent dans la hiérarchie les résistances les plus opiniâtres. Il leur faut sans cesse faire des mises au point déshonorantes et accepter des compromis nuisibles au progrès pour ménager la susceptibilité de certains vieux bonzes du clergé. On a vu ces derniers mois des évêques se prononcer contre la gratuité scolaire sous le prétexte fallacieux qu'elle enlèverait les enfants à leurs parents, frémir d'horreur devant la seule mention d'un ministère de l'Éducation Nationale, qui, dans leur optique, déconfessionnaliserait aussitôt tout notre système scolar-

LE QUARTIER LATIN

journal bi-hebdomadaire de

l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal

Membre de la Presse Universitaire Canadienne et de la Corporation des Écoliers Grifonneurs

Directeur: Jacques GUAY

Assistant-directeur: Christiane VERDON

Rédacteurs en chef: Laurent BEGIN et André PINSONNEAULT

Chef des nouvelles: Serge GRENIER

Comité éditorial: Bruno MELOCHE, Pierre MARTIN, Louis BERNARD,

Yves PAPILLON, Raymond AMYOT, Luc DANSEREAU, Michel PELLETIER

Chargés de chroniques: François LACASSE (Travail),

Denis GAGNON, (Internationale), Gilbert MARION (Peinture)

Jean-Pierre LEFEBVRE (Cinéma)

Rédacteurs: Thomas SOMCYNSKY, Bruno VERDON,

Anne-Marie DANSEREAU, Michel GOUAULT, Robert REEVES.

Pages artistiques: Stéphane VENNE (responsable), Louis ST-PIERRE,

André FRAPPIER, Henri ABRAN, Alice PEETERS

Correspondant agéumique: Jacques THEORET

Photographes: Pierre ASSELIN, Daniel FORTHOMME

Publicité: Georges Lefebvre — RE. 7-6561

Abonnement pour l'année universitaire: \$3.00

C.P. 6128 — Local 707 — RE. 8-9616

2222, ave Maplewood, Montréal 26.

Imprimé par LA PATRIE — 180 est, rue Ste-Catherine — Montréal

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

SEMAINE DES SCIENCES SOCIALES

Cette année, prenant conscience de son importance grandissante sur le campus, et qu'elle tend au dire de plusieurs étudiants, même ceux de Droit, à devenir La Faculté, la Faculté des Sciences Sociales Économiques et Politiques de l'Université de Montréal a décrété que la semaine du 19 au 26 mars serait "sa" semaine.

Voici le programme de cette semaine:

- Dimanche 19 mars: Partie de sucre au Mont Grégoire. Départ à 2 h. p.m. du Grand Salon.
- Lundi 20 mars: "Chez Miville".
- Mardi 21 mars: Le soir, Panel étudiant. Sujet: L'évolution des Sciences Sociales.
- Mercredi 22 mars: Panel avec invités-surprise.
- Jeudi 23 mars: Numéro spécial du "Quartier Latin".
- Vendredi 24 mars: Parlement-école.
- Samedi 25 mars: Parlement-école. Clôture de la semaine avec un invité d'honneur.

D'autres détails concernant cette semaine dans les "Quartier Latin" de mardi et de jeudi prochains.

COMPRENNE QUI PEUT...

suite de la première page

donneraient un complément de formation sur le plan académique et professionnel.

On prévoit donner deux diplômes. Un certificat d'aptitudes à l'enseignement secondaire, exigeant trois ans d'études et comportant nécessairement la licence dans la matière enseignée, permettrait d'enseigner — en pratique — dans les quatre dernières années du cours secondaire ou privé. Le deuxième diplôme serait une maîtrise et nécessiterait deux années d'études supplémentaires. Les étudiants qui en seraient munis seraient habilités — en principe — à enseigner aux quatre dernières années du cours classique. En pratique, il se peut cependant que pour quelques années, le premier diplôme permette d'enseigner dans les quatre dernières années du classique.

Plusieurs se demandent si par la formation de l'École Normale Supérieure l'Université ne fait pas preuve d'un manque de coordi-

nation étant donné l'existence de l'École Normale Secondaire. Mgr le recteur répond qu'il s'agit de "poursuivre plus loin le travail accompli par cette institution". "Nous voulons, poursuit-il, utiliser toutes les ressources de l'École Normale Secondaire." Mgr Lussier, secrétaire du Conseil de l'École Normale Secondaire, a avoué cependant n'être pas au courant des cours donnés actuellement à cette École. Il a affirmé qu'"absolument personne n'aurait à souffrir de l'École Normale Supérieure" et que l'Université apporterait son aide pour "être en mesure de répondre à 100% aux engagements pris par l'École Normale Secondaire à l'égard des étudiants".

"Quand l'École Normale Secondaire a été hébergée ici, il a toujours été fait mention qu'elle devenait la base pour une évolution dans l'enseignement de la pédagogie. C'était le premier geste posé dans le temps pour une faculté de pédagogie." Mgr Lussier a affirmé que les ententes avec l'École Normale Secondaire demeurent encore à établir. Il se demande lui-même si les autorités accepteront de remplir des responsabilités autres. A une question qui revenait à demander pourquoi l'Université n'a pas aidé au développement de l'École Normale Secondaire plutôt que de créer une autre École qui poursuit en partie les mêmes buts, Mgr Lussier a parlé de "certaines circonstances" sans lesquelles on aurait peut-être présenté la chose au public comme une évolution de l'École Normale Secondaire, ce qu'elle est en définitive avec spécialisation de sa double fonction.

Envisageant l'avenir de l'École Normale Supérieure, nous pouvons dire avec Mgr le Recteur: "J'espère que ce n'est pas un château en Espagne. C'est un système qui se tient au niveau de la pensée". En effet, dans la pratique, rien ne semble avoir été élaboré. Il ne nous reste qu'à attendre cette naissance dans la réalité de ce plan logique et dire avec les autorités: "Nous annoncerons d'ici un mois si nous commençons en septembre 1961".

Christiane Verdon
Gilles Desroches
Marcel Savaria

AU DERNIER CINÉ-CABARET

« SHOW-TIME »

Samedi soir dernier, ciné-cabaret, artiste invitée: Pauline Julien. On nous a dit entre autres choses que ce ciné-cabaret était le dernier de la saison et c'est très heureux. Nous pourrions pendant quelques mois encore nous nourrir d'illusions en songeant que la colline universitaire fourmille de têtes bien pensantes et qu'elle est, devant la Cité, un témoignage vivant de la plus haute civilisation. Je dis bien "illusion" car à nous voir, pauvres carabins et poutchinettes, on a peine à croire qu'il s'agit là de la "Jérusalem nouvelle" dont parlait si éloquemment M. Francis Lacoste.

D'abord la présentation. M. Sylvestre, vous avez sans doute relégué aux oubliettes le vieil adage: "l'esprit qu'on veut avoir nous fait perdre celui qu'on a", encore faut-il en avoir! Vous ne le saviez pas? Eh bien oui, à l'Université de Montréal, on respecte le bilinguisme: le jodel et l'anglais. Le "juke box" se tait et le crieur, en l'occurrence le maître de cérémonie... annonce "Show-time", et c'est le quart-d'heure de l'esprit. On aurait voulu rire, car c'était à mourir de rire, mais l'on s'en garde bien, le rire étant un signe trop évident de raison et de civilité, non, l'on se contente de faire du bruit, beaucoup de bruit et de crier des incongruités car il faut bien nous comprendre et la langue de notre tribu est un assemblage de sons des plus hétéroclites. C'est fou comme l'on s'amuse lorsqu'on se retrouve dans le troupeau! Mais enfin, ne sommes-nous pas des intel-

lectuels qui, à défaut d'idées, brassons des mots savants? Pour présenter Pauline Julien, il faut trouver le mot, le mot élogieux, le mot qui convienne; disons qu'elle est une artiste INTRINSÈQUE! Ça y est, un pas de plus et l'on tombe dans la dialectique "stramienne". En passant, M. Sylvestre, simple suggestion, un retour au bon vieux Larousse, ça pourrait vous être utile.

Bref, ne donnons pas à la présentation plus d'importance qu'elle n'en mérite et passons au tour de chant. Pauline Julien est sans contredit une artiste d'une valeur exceptionnelle qui, en plus d'une voix riche en sonorité et en modulations, possède un talent incontestable de comédienne. Elle n'interprète pas, elle s'engage et vit une chanson, que celle-ci soit de Holmès, Vigneault, Ferré ou Claude Sylvestre. Elle chante avec cette voix qui vous pénètre dans les os, mais aussi avec ses yeux, son corps, ses mains, bref, tout son être. Pauline Julien possède ce feu sacré qui fait d'elle une très grande artiste capable d'émouvoir jusqu'aux tréfonds ses auditeurs et d'électriser une salle.

Mais encore, faut-il que cette salle soit susceptible d'être émue. Bien sûr, il y avait le piano qui grinçait (on ne le fera donc jamais accorder, ce piano?) et le micro... toujours le micro. On avait pourtant dit qu'il fonctionnait à merveille, mais il ne fallait pas s'y méprendre, on voulait tout simplement dire qu'il

faisait beaucoup de bruit; c'était donc parfait, car au ciné-cabaret, tout se juge en fonction du bruit.

Si ce n'eût été que les oscillations un peu trop perceptibles du micro, passe encore, mais il fallait bien causer un peu, il y avait tellement longtemps que la tribu ne s'était réunie! Mais je sens le besoin de m'excuser auprès des mânes de ces braves Indiens de 1492, car, s'ils ne portaient pas collet blanc et boutons de manchettes, je présume qu'ils possédaient cette forme naturelle de politesse, ce minimum de jugement qui demandent que l'on se taise lorsque les circonstances l'exigent. Bref, une cacophonie inextricable de bruits insolites, de verres qui éclatent, de conversations étriquées servait de fond de scène en harmonique au récital de Pauline Julien.

Et l'on prétend que vous êtes, messieurs les universitaires, barbares, mal dégrossis, l'élite de la future génération! La colline universitaire sera-t-elle longtemps encore le lieu de rassemblement d'une peuplade primitive? On a peine à croire que l'âge de pierre est une époque révolue! Si la grossièreté et le manque de savoir-vivre font à ce point partie de votre patrimoine, si vous ne pouvez décidément pas vous départir de vos instincts grégaires, regagnez la jungle ou la toundra mais de grâce, épargnez la civilisation d'une nouvelle invasion de mal-appris et d'intellectuels à clinquant.

Célyne Garneau

« LE QUARTIER LATIN »

EN

1943

était dirigé par GASTON POU-LIOT et CHARLES-A. LUSSIER qui se fit remplacer, en février 1944, par ROGER ROLLAND. Au hasard des sommaires: JEAN-LOUIS ROUX, LOUIS-PHILIPPE DUPUY, GUY BEAUGRAND-CHAMPAGNE, FERNAND SEGUIN, ELOI DE GRANDMONT, GUY VIAU, SARTE OUELLET, RAYMOND-G. DÉCARIE, PAUL LEGENDRE, PIERRE LAPORTE, PAUL VAILLANCOURT, MARCEL THÉORET, GUY FRÉGault, PIERRE BAILLARGEON, MAURICE RIEL, JACQUES DUBUC, PIERRE TROT-TIER, JACQUES NOISEUX, PIERRE-ELLIOTT TRUDEAU, PAUL AR-NOLDI, JEAN-PAUL GEOFFROY, PIERRE-CARL DUBUC.

En 1961, comme en 1943

"Le Quartier Latin" est imprimé par

LA PATRIE



L'ÉQUIPE DE LA "CRUCHE CASSÉE"...

AUTOUR DE LA MAQUETTE DE L'IMPOSANT DÉCOR.

"Le chrétien en démocratie" par les abbés Dion et O'Neill

EN REGARD DE LA DOCTRINE SOCIALE DE L'ÉGLISE

En général, le "Chrétien en démocratie" ne nous apporte rien de nouveau, rien d'extraordinaire et pourtant, que de bruit on fait autour de ce volume. C'est un livre qui se vend très bien et dont on parle énormément. Pourquoi? Cet ouvrage de 158 pages est loin d'être révolutionnaire: il nous parle de la vie démocratique et culturelle au niveau du catholique et ceci, dans des phrases simples et pondérées. Le même livre écrit par des laïcs aurait probablement passé inaperçu. Si on fait tant de bruit autour de ce volume, est-ce parce que les auteurs portent la soutane? La raison de cet intérêt subit envers ce livre est-elle que nous ne serions encore qu'au niveau inférieur dans nos connaissances de la politique et de la démocratie en particulier? Autant de questions que je laisse sans réponse parce qu'elles me dépassent tout simplement!

Une chose certaine, c'est qu'il est bon pour tout chrétien de lire ce livre, ne serait-ce que pour faire un effort de réflexion personnelle, afin de chercher à s'éclairer et à se forger une compétence si nous voulons avoir prise sur les "structures temporelles et les pénétrer d'esprit chrétien". On me demande ici de faire une petite analyse des 56 premières pages de ce livre. Disons tout d'abord que les 30 premières pages ne sont qu'un rappel des raisons que l'Église avait de se mêler des affaires des laïcs et ceci d'une façon très intime. Les circonstances historiques ont fait naître diverses

théories sur les rapports de l'Église avec l'État. Pour résumer la pensée des auteurs, disons que dans la société antique cité et religion étaient unies ensemble au point de ne faire qu'un. Puis le christianisme est venu et a affirmé le caractère transcendant de la religion de Jésus-Christ et a, du même coup, posé la distinction radicale du temporel et du spirituel, de l'Église et de l'ordre politique. "Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu". Malgré cette distinction bien claire, l'Église autant que l'État a empiété sur le domaine de l'autre et les disputes entre hommes d'État et hommes d'Église n'ont pas cessé. On peut ajouter qu'en reconnaissant à tous les citoyens la liberté de pensée et de culte, dans le respect des lois établies, la philosophie politique moderne a confirmé indirectement la distinction du religieux et du politique et l'indépendance du premier à l'égard du second. "Or l'histoire montre que cette distinction, si nette en théorie, a été souvent, en fait, remise en question ou plus ou moins perdue de vue, non seulement par les "politiques" qui cherchèrent dans la religion un instrument de leurs ambitions temporelles, mais encore par les chrétiens eux-mêmes qui cédèrent à la tentation de lier l'Église à leur parti, et même de la mettre au service de leurs intérêts politiques, au risque de la compromettre en

voulant la servir." Ce cléricisme nous amène à discuter plus amplement de la partie du livre comprise entre les pages 30 et 56.

Parlons tout d'abord du CLÉRICISME. "Le cléricisme existe lorsque des hommes d'Église usurpent des fonctions temporelles qui ne leur appartiennent pas; ou tentent, par divers moyens, de contrôler des secteurs de la vie profane pour des raisons plus humaines que spirituelles." En d'autres termes, "le cléricisme est l'ensemble des opinions favorables à l'immixtion du clergé dans les affaires publiques et privées. C'est la transposition dans l'Ordre temporel des pouvoirs détenus par le clergé dans l'Ordre spirituel. Assumant l'autorité dans un domaine, les mêmes hommes, "forts de cette puissance, voudront maintenant contrôler l'autre domaine". Comme on le voit, l'anti-cléricisme ne peut se confondre avec "anti-clergé et anti-religion". En fait, l'anticléricisme est un devoir et une nécessité pour tous les citoyens conscients d'une démocratie, surtout s'ils sont catholiques. Les abbés Dion et O'Neill prétendent que le cléricisme disparaît de plus en plus dans notre société. Je ne suis pas de cet avis et en voici les raisons. Premièrement, il nous faut remarquer qu'il existe deux sortes de cléricisme: l'un de la part de certains prêtres ou religieux, et l'autre, moins compréhensible, de la part des laïcs. De la part des hommes d'Église, il y a un cléricisme qui s'exerce présentement dans les secteurs politiques, économiques et culturels. Monsieur X, par exemple, veut ouvrir une taverne à Montréal sur telle rue et dans telle paroisse: il devra, en plus du prix déjà très élevé de la licence, payer un certain montant à un député qui accordera la licence au plus offrant (patronage). De plus, monsieur X devra obtenir une lettre de "recommandation" du curé de la paroisse en question

et la meilleure façon d'obtenir la "plus belle lettre" avant les autres concurrents, c'est de donner un montant élevé pour les œuvres ou les loisirs de la paroisse, et ceci avant de demander la dite lettre (cléricisme). Un autre exemple dans le domaine de l'éducation. Le pape lui-même disait que l'Église a le devoir et le droit d'enseigner tout ce qui regarde la religion et la morale mais qu'elle ne se reconnaît pas de compétence dans la technique. Et pourtant, les professeurs laïcs ont une situation peu enviable qui leur est faite parce que la plupart des institutions d'enseignement du Québec sont sous la direction et l'administration de prêtres ou de religieux. Bien entendu, des circonstances historiques entourent ce fait. Dans les premiers temps de la "colonie", seuls les membres des congrégations religieuses avaient assez de savoir pour enseigner. Mais les temps ont changé et l'Église s'en rend compte mais ne veut pas abandonner la direction d'institutions d'enseignement. La laïcisation graduelle de notre système d'éducation et une plus grande intervention de l'État est une chose nécessaire aujourd'hui et c'est pourquoi je suis contre le projet des Jésuites. Mais il y a malheureusement un cléricisme religieux puissant dans le Québec qui ne veut pas lâcher prise même s'il expose les hommes d'Église à une critique de plus en plus acerbe de la part des catholiques laïcs. Je reconnais aux hommes d'Église le droit, le devoir et la compétence d'enseigner des sujets comme la religion en générale, la sociologie religieuse, la doctrine sociale de l'Église, la théologie professionnelle. Pour le reste, je crois que même si des prêtres (Jésuites ou autres) ont la compétence d'enseigner des sujets techniques et scientifiques, ils ne doivent pas le faire. Qu'ils abandonnent graduellement ce domaine qui n'est pas le leur et qui n'aide pas du tout à l'Évangélisation. On

se plaint du manque de prêtres dans tous les pays, on dit que la majorité des humains ne connaissent pas le Christ! Qu'on emploie ces prêtres et ces religieux qui prennent la place des laïcs dans le domaine scientifique et artistique de l'enseignement, et qu'on les envoie prêcher le christianisme à travers le monde. En agissant ainsi on remplira le vrai devoir du prêtre et du religieux. Bien entendu, ce sera difficile pour des gens comme les Jésuites d'abandonner des positions faciles, honorifiques et payantes pour se borner à enseigner ce qu'est le véritable Christianisme, pour remplir leur mission propre, quoi! Nous les remercions infiniment pour tout ce qu'ils ont fait pour le plus grand bien de l'éducation, des premiers temps de la colonie à nos jours, et nous leur demandons maintenant de rendre graduellement, sans faire de révolution fâcheuse, la place qui revient de droit aux laïcs qui ont maintenant la compétence voulue pour remplir leur rôle.

Il y a pire encore: je veux parler du cléricisme des laïcs "qui recourent indûment à la religion et aux hommes d'Église pour justifier leur comportement ou leurs préférences dans les questions qui ne sont pas reliées aux intérêts véritables de la loi". Tous les gens de la province de Québec reconnaissent ici les agissements publics du "regretté M. Duplessis". Les abbés Dion et O'Neill affirment que le cléricisme est un fait et un mal et sur ce point, comme sur presque toute la teneur du livre d'ailleurs, je suis d'accord avec eux.

"Le cléricisme est né vers la fin du second Empire, popularisé par Gambetta." Le cléricisme, voilà l'ennemi". Ce terme a fait fortune dans la littérature polémique. Il est devenu en France le "slogan" de toutes les luttes reli-

suite à la page huit



Quel REGAIN DE FRAÎCHEUR

Oui, grâce à Coke y a d'la joie!

Aussi scintillant qu'un poudrolement d'or,
le Coca-Cola glacé, piquant et froid,
vous procure une joyeuse détente.



Demandez "Coke" ou "Coca-Cola". Les deux marques identifient le produit de Coca-Cola Lité, le breuvage pétillant préféré dans le monde entier.



LE "VIOLEUR" ET LA "VIOLÉE"...
UNE VRAIE CARICATURE DES MOEURS QUÉBÉCOISES...?

ENTREVUE AVEC

UN NON-PRATIQUANT

Un étudiant non-pratiquant a accepté de nous exposer les raisons de son attitude vis-à-vis la religion.

C'est en Rhéto qu'il a abandonné la pratique religieuse. Il en avait assez de ce règlement très sévère imposé aux élèves. "On n'a pas toujours l'inclination d'aller à la messe beau temps, mauvais temps". Comme on le forçait à y assister, il commença à lire pendant la messe. Des sanctions s'ensuivirent, évidemment: une autre messe le même jour. "La messe devient une sanction, une obligation de respecter un règlement, et non plus un devoir individuel."

Que pense-t-il de l'enseignement religieux dans nos institutions du cours secondaire?

"On le diffuse en trop grosse dose et on y mêle un peu de tout: assistance à la messe, état de grâce, sanctions sociales au point de vue règlement, expulsion du collège." Il en résulte que pour un gars de 15 ans la religion devient "l'opium du peuple", une façon de contrôler l'étudiant alors qu'elle devrait être un des meilleurs moyens d'épanouissement. "C'est ce qui m'a conduit à délaisser progressivement la religion. Je n'ai rien contre elle."

Soulignons qu'il croit en Dieu ainsi qu'en la divinité du Christ. Il en veut à la manifestation extérieure de la religion à travers le clergé et à l'omniprésence que ces messieurs du clergé en font comme norme et sanction à toute la conduite. "Tu ne peux plus en faire une chose individuelle à cause de l'omniprésence du clergé qui te pousse à en faire une notion

plutôt sociale. Tu n'as pas l'impression d'être original."

"Je ne prétends pas être sérieux dans mes griefs. J'ai tout balancé parce que j'étais trop écoeuré, quitte à y revenir." Ce n'est pas un non définitif car peut-être que plus tard, établi, il reviendra à la religion. Sa religion est un obstacle qui l'empêcherait de vivre, d'être personnel, de faire sa propre recherche parce que tout lui serait imposé. On ne permet pas à l'étudiant de s'adapter à la religion. On lui impose une religion toute faite, et tout doit être accepté sans discussion. C'est un jeu, un "crois ou meurs".

"Je le répète je ne suis pas mûr au point de vue religieux, cela sans doute à cause des enseignements que j'ai reçus, enseignements qui m'ont tout mêlé."

Serait-il pour les écoles non-confessionnelles?

"Si on m'assurait que les parents seraient en mesure d'éduquer convenablement les enfants, dans une religion, on pourrait avoir des écoles neutres." Il faudrait mettre l'enfant en face du phénomène religieux de façon à provoquer en lui une recherche personnelle, l'inviter à prendre conscience de la religion. Lorsqu'on élève un enfant, c'est à l'aide de l'humanisme. On ne peut séparer l'humanisme de la religion. On peut apprendre à l'enfant que des hommes ont pratiqué diverses religions. Z n'est pas prêt à dire qu'on doive basculer la religion car elle fait partie de tout l'homme. Il reste religieux mais n'en fait aucune pratique extérieure. Dans les écoles confessionnelles ou non-confessionnelles

il s'agirait de ne pas faire de la religion un phénomène social, collectif, de ne pas obliger à aller à la messe, à communier. L'enseignement peut être obligatoire et la pratique facultative. Les écoles confessionnelles de formule actuelle font fausse route. La preuve en est que la pratique de la religion est devenue chose extérieure. Ce pourquoi on est de grands enfants au point de vue religieux, même si on est intellectuel. Dans sa famille, Z doit se plier à un minimum de pratique extérieure. Il fait semblant d'aller à la messe pour éviter le scandale. "Nous en sommes à ce point au Québec où la religion est une manifestation collective. Ce qui prouve un manque de maturité dans la religion des Canadiens français. On se soucie peu des préceptes religieux. Ce qui compte, c'est d'être à la messe, de sauver la face. Il admet qu'à l'Université il se sent plus libre parce qu'il bénéficie d'un certain anonymat. Mais encore ici il doit se cacher. Cependant on n'a pas d'enseignement religieux imposé."

A propos de l'enquête sur la religion effectuée au premier semestre par les autorités, enquête qui semble — quoique le comptage ne soit pas encore terminé — prouver que plus de 80% des étudiants catholiques sont pratiquants, Z croit que de tels résultats ne prouvent rien. Il ne se sent pas dans un milieu catholique qui répond à l'image qu'il se fait du catholicisme. On a une foule d'inhibitions collectives qui sont la marque du catholicisme québécois, grégaire.

Le fait d'aller à la messe ne veut rien dire à l'heure actuelle. Il est facile de voir que la pratique n'est pas le signe d'une conviction profonde mais d'une habitude. On ne veut pas se particulariser. "Je n'ai jamais considéré le progrès du catholicisme au nombre de conversions. C'est un phénomène plutôt qualitatif et non quantitatif." Le catholicisme n'est pas plus vivant, si

lors de la quête du dimanche les paroissiens donnent mille dollars au lieu de 500 dollars.

En terminant, Z affirme qu'il considère que la religion est religion d'amour et non de crainte. Le clergé ne joue pas son rôle qui est de voir à éclairer les fidèles sur des points de doctrine, d'inciter à la charité chrétienne et sociale plutôt que d'être des comptables

au service des campagnes de souscriptions et de statistiques religieuses. Il semble cependant qu'à l'heure actuelle il soit plus facile de trouver des membres du clergé qui soient plus ouverts. "Je crois en une amélioration qui se produira sûrement puisqu'il y a pénurie de vocations sacerdotales."

Christiane Verdon
Francine Tougas

TRIBUNE LIBRE

Monsieur Jacques Guay,

Depuis quelques mois, beaucoup de textes nous déçoivent dans le "Quartier Latin". L'autorité, le clergé, les institutions, le langage, tout passe sous la critique acerbe de certains étudiants. Cela donne l'impression que jamais les choses n'ont été si mal.

Pour qui veut critiquer, le passé comme le présent peuvent l'alimenter. Rien n'est parfait ici-bas. Mais le critique ne devrait-il pas se critiquer lui aussi?

Il faut être réaliste! Le but de notre critique n'est-il pas le progrès? C'est un moyen bien délicat puisqu'il fait plus de tort qu'il n'améliore les situations. Quoi qu'on fasse, la critique ne peut disparaître, on l'a toujours trouvée dans les milieux qui voulaient évoluer. Même les personnes les meilleures s'en sont servi à l'occasion. Mais il y a une façon de critiquer!

Comme on doit parler avec prudence de ce que l'on ignore, l'audacieux critique doit se faire un devoir de connaître ce qu'il faut corriger d'une situation et ce qu'il faut conserver intact, ce qui a été tenté chez nous et ailleurs pour la corriger. Connaissant l'attitude des personnes les plus compétentes dans ces domaines, il n'ira pas croire qu'il a la capacité de faire mieux qu'elles.

Cette compétence qui nous permet de nous prononcer sur de tels problèmes, nous ne l'attendons pas de l'homme de la rue. Naïf serait l'ouvrier qui prétendrait en montrer au médecin spécialisé, dans le domaine de la médecine. Nous connaissons chaque jour de nouvelles notions dans l'étude de notre future profession, nous ne prétendons pas avoir raison contre nos professeurs. Et pourtant, n'est-ce pas l'une des caractéristiques de l'esprit dit "carabin" de se prononcer en maître sur la plupart des sujets, s'agit-il de religion, de morale, d'économique, de politique, etc...

C'est ordinairement bien facile de critiquer, mais si tel état de choses fait défaut, ce n'est pas tout de le dénoncer, encore faut-il y trouver un substitut. Et c'est ici vraiment que se trouve le noeud du problème. Cela exige une bonne dose de réflexion, d'expérience, et de maturité que l'on trouve difficilement chez les meilleurs universitaires. Les années nous l'apprendront!

Chose étrange, nous savons par expérience que ceux qui critiquent le plus sont précisément ceux qui refusent le plus leur collaboration. Allons leur demander un service, une aumône, un secours pour les nécessiteux, ils riront à notre visage, nous trouveront retardés, embarrassants. Pouvons-nous croire en la sin-

cerité de tels gens? En leur désir de faire progresser la société? On devrait plutôt s'apitoyer sur leurs propres problèmes, déplorer cette mentalité qui leur fait voir tout en noir.

C'est le temps que ça change! Nous voulons que notre journal nous donne d'abord les opinions des universitaires sur les faits contemporains, actuels; ensuite, qu'il nous donne de nouvelles connaissances pour compléter ce qui nous manque d'indispensable dans les domaines qui ne sont pas de notre profession; enfin, qu'il nous apprenne l'art d'étudier et l'art de vivre, d'occuper nos loisirs, d'une façon plus conforme aux conclusions actuelles des sciences. A mesure que nous avançons dans nos études, nous devons tâcher de devenir plus hommes, plus au courant des autres sciences, mieux guidés dans la conduite de notre vie. Notre journal doit y apporter sa contribution.

Quand il remplira mieux cette fonction, quand il n'aura pas peur de consulter les spécialistes de notre maison pour mieux nous servir, quand il perdra un peu de cet esprit critique, alors il sera la "voix" des étudiants.

Marius Deschênes

Tenue de Gala

EN LOCATION



Le plus grand choix au Canada de vêtements de cérémonie.

Les plus récents modèles — parfaitement ajustés à votre taille.

ESCOMPTE
AUX
ÉTUDIANTS

CLASSY
Tenue de gala.

1237 Carré Phillips UN. 1-3626
1168 est. rue Ste-Catherine LA. 6-8831
6964 rue St-Hubert CR. 1-1166
4886 Avenue du Parc CR. 3-6764



LE JUGE ADAM SUR LE DOS, SON GREFFIER LUMIÈRE,
ET LA MÉNAGÈRE...

Aux futurs professionnels

PUPITRES - CHAISES

CLAVIGRAPHES

CLASSEURS - LAMPES

Consultez

E. DESNOYERS — Chez

Norman Specialties Inc.

Rosaire Desnoyers, prop.

21 est, Notre-Dame

UN. 1-9879

Jusqu'à 20% d'escompte

TERMES FACILES

Les Canadiens français, dans l'ensemble, sont bons. Mais il y en a aussi quelques méchants. Le Bien est unique, donc les bons se ressemblent tous. Mais il y a plusieurs façons de faire le Mal; c'est pourquoi les méchants sont beaucoup moins ennuyeux: on en trouve de toutes les espèces, du blouson noir jusqu'au poète. Le méchant est toujours en état d'équilibre instable; il passe d'une position à l'autre dans un refus qui ne cesse de se modifier. André Brochu publiait récemment aux éditions de l'Hexagone un recueil de poèmes, *Privilèges de l'Ombre*, recueil plus ou moins méchant, et qui de plusieurs façons marque à la fois un terme et un dépassement possible de ces avatars du refus. Voilà le sujet autour duquel je me propose de faire quelques digressions, dans le contexte de la méchanceté.

Privilèges de l'ombre. Le titre caractérise déjà une démarche: car tout élément d'un monde poétique ne peut tenir de privilège que du créateur de ce monde. L'auteur, qui nous dit n'être que "l'ombre de l'ombre", a pourtant un autre rôle: c'est lui qui tire les ficelles. Mais son effort est pour nous laisser ignorer sa présence, et se la cacher à lui-même. La poésie se donne ainsi pour un "jeu des quatre coins" où l'auteur est toujours au centre, hors de question, hors-circuit. D'après les règles du jeu, on devrait croire que le recueil puisse avoir été écrit par n'importe qui. On n'y apprend rien de l'auteur, si ce n'est qu'il mène un combat incertain contre une espèce d'inertie qui le tire vers le non-être:

*Quel effort pour ne pas prendre
la courbe des choses.*

Je n'être plus possible.

Je me résorbe.

Voilà ce qu'on nous répète sans cesse, Je dis "on" parce qu'en fait ce n'est pas l'auteur qui parle dans ce recueil, mais une voix neutre et anonyme, venant de nulle part. Cette voix fait penser à *La Ralentie* de Michaux, ou aux personnages de Bekett; elle ne parvient pas à exister tout à fait. C'est une conscience sans situation, pure présence à soi, qui se réduit à une immanence précaire, à la limite de l'opacité ou de l'effritement. Et si elle existe si mal, c'est que le monde qui l'entoure, monde sans repères ni points d'appui, ne vaut guère mieux; il est un faux-fuyant:

L'arbre n'était pas l'arbre

L'oiseau n'était pas l'oiseau

L'arbre l'oiseau mentaient.

Dans cet univers désintégré la conscience poétique, cette voix sans nom, est un commencement, absolu, ou mieux, un vouloir-commencer, un vouloir-être; la parole est son moyen de se faire exister. Ces vers, par exemple,

Je m'associe aux choses.

Je suis la table

Pour mon plaisir.

Je suis heureux

Comme un caillou

Ces vers ne sont pas d'abord l'expression d'un sentiment; ils sont avant tout une nomination magique: un peu comme si le nom venait conférer une sorte de réalité à ce "je" fugitif. Je suis une chose, une table, un caillou, n'importe quoi, mais je suis quelque chose. Ces mêmes vers, d'ailleurs, témoignent en même temps du mouvement inverse. Il est bien impossible à la conscience d'exister à la façon d'une chose: elle est, par définition, perpétuelle distance à soi. Mais alors cette position est intenable, cet effort pour ne pas prendre la courbe des choses devient trop lourd, et on a envie d'abandonner, de se laisser sombrer doucement dans une torpeur hébété, de devenir un caillou. Dans son effort pour se faire exister pour de bon, la conscience se nie elle-même comme conscience.

Ces deux mouvements contraires de l'être à la fois "anéanti d'ennui vivace — exaspéré d'espoir tenace", selon les mots de Saint-Denys-Garneau, ces deux mouvements sont fonction l'un de l'autre. Et leur dialectique définit le dilemme où se débat la poésie de Brochu. En voulant se nommer, le poète nomme son absence; mais, soit dit en passant, il la dépasse du même coup; et ouvre ainsi la voie à une poésie tout autre.

Ce qui précède vise simplement à cerner, si possible, le problème tel qu'il nous est présenté. L'auteur se cache, il nous présente un jeu que nous avons tenté de comprendre. Notre rôle est d'abord de ne pas nous aviser de la présence du ventriloque qui donne corps à cette voix

LES AVATARS DU REFUS

par Pierre Maheu

Qui simulent l'angoisse

Je me défie des larmes

Qui parodient l'amour.

anonyme, car alors tous ses tours auraient été vains; au lieu de laisser agir les marionnettes, il lui faudrait recommencer à vivre, quel désastre! Mais justement, la critique littéraire ne m'intéresse pas beaucoup; on se limite et on risque de s'ennuyer, si on respecte les règles de tous les jeux. Ce qui est intéressant, c'est l'auteur: pourquoi un jeune homme, "carabin" par surcroît(!), écrit une telle poésie; quel est le sens de la démarche dont ses poèmes ne sont que le signe; voilà les questions qu'il faut poser. C'est ici que mes histoires de méchants, qui ont pu sembler un peu gratuites, trouveront leur place. Bien sûr, poser ces questions, c'est violer les règles du jeu; mais tel est précisément le but de cet article; car la poésie est comme une femme: elle reste stérile si on la respecte trop.

Il n'est plus original du tout de dire que nous vivons en plein puritanisme. Même chez les frères enseignants, on s'en rend compte. Depuis notre naissance, on nous a cassé les oreilles avec les préceptes d'une morale pathologique et toute négative: mal, péché, défendu, enfer, pénitence, sacrifice, voilà les leit-motifs de notre éducation. En plus de ça, il a fallu qu'on soumette au dogmatisme même les domaines qui n'ont rien à y voir: on nous a enseigné l'histoire avec des mythes, la littérature avec des "morceaux choisis", on nous a mis entre les mains, pour comprendre le XXe siècle, une philosophie moyen-âgeuse, etc. Nous voilà bien équipés; tout ce qu'il faut pour faire de bons garçons, puis de bons pères de famille, pour la plus grande gloire de Dieu et la survivance de la race. Bien.

Mais même le brain-washing le plus perfectionné peut parfois échouer. En ne voilà-t-il pas que quelques mauvaises têtes commencent à douter de l'existence du Grand Lustucru et du Bonhomme sept heures. C'est là le gaulu qu'on nous a enseigné, pour cette simple raison qu'il ne peut échapper au regard de son public de juges. On lui a volé sa réalité, il ne fait plus le poids, ne peut plus se prendre au sérieux. Que l'on m'entende bien: il y a un esprit de sérieux satisfait et pharisaïque; ce n'est pas là celui dont je parle, mais d'un sérieux par l'incarnation dans une action enfin concrète et autonome, d'un sérieux qui soit la fin de la comédie et de la futilité. Cette futilité à laquelle revient à chacun de ses détours la conscience malheureuse dans le système de Valeurs où elle s'enferme sans s'en rendre compte. Il suffit d'avoir vu un écureuil ou un rat engagé courir sur son rouleau pour comprendre ce que je veux dire. On en vient à ressembler à ce Prométhée dérisoire dont Brochu fait l'esquisse;

avec des tendresses

d'enfant

il caressait ses amarrés.

J'ai déformé les nobles sentiments

J'ai humilié mes remords

Joie je t'ai violée. . .

Mais elle ne va pas toute seule, cette révolte. On ne se libère pas facilement d'un milieu dominé par l'absolutisme. Quoi qu'on en ait, la force para-judiciaire d'une telle société s'impose

et toute révolte, toute différence même, y entraîne la mauvaise conscience. Il y a par exemple un signe révélateur à cet égard dans l'emploi de l'expression "droit à l'erreur" pour "liberté d'opinion". Pour arriver à se libérer, il faudrait affirmer des valeurs nouvelles; et nous nous limitons trop souvent à une simple négation de la morale négative qui nous entoure; "Il n'est pas vrai qu'il n'est pas permis de. . ."

On prend conscience de l'arbitraire du système, mais l'autorité et le poids de la masse lui confèrent une valeur, une force coercitive indépendante de l'opinion qu'on en peut avoir. Il est impossible ou presque de ne pas intérioriser le verdict de ce tribunal public, et on en arrive à se concevoir soi-même comme méchant par rapport aux Valeurs mêmes dont on tentait de se défaire. L'individu, défini par son rôle social, se perd dans l'ensemble qui le dépasse, et intériorise de lui-même sa culpabilité au regard de cet ensemble. C'est la définition même de la conscience malheureuse. Il y a là une sorte de cercle vicieux; cette singularité, d'abord réclamée comme un droit et un fait inévitable, vous est rejetée à la face comme une condamnation; au moment même où on veut s'assumer comme sujet libre, on est VU et jugé en tant que tel: le tribunal-société a transformé en essence un projet. Et justement, une essence est une réalité idéale et immuable; elle n'a rien à voir avec le FAIRE, avec les actes. Chaque méchant inventera son comportement: tel voudra s'imposer par le scandale, cet autre jouera les dillettantes cyniques, cet autre encore la comédie du mauvais sujet repentant. . . Mais en vain: les actes de l'out-sider sont automatiquement interprétés selon son essence éternelle de méchant; l'image qu'on lui renvoie de lui-même est toujours grimaçante, et il ne peut se saisir qu'en elle. Ses actes se transforment en gestes, il joue toujours la comédie, pour cette simple raison qu'il ne peut échapper au regard de son public de juges. On lui a volé sa réalité, il ne fait plus le poids, ne peut plus se prendre au sérieux. Que l'on m'entende bien: il y a un esprit de sérieux satisfait et pharisaïque; ce n'est pas là celui dont je parle, mais d'un sérieux par l'incarnation dans une action enfin concrète et autonome, d'un sérieux qui soit la fin de la comédie et de la futilité. Cette futilité à laquelle revient à chacun de ses détours la conscience malheureuse dans le système de Valeurs où elle s'enferme sans s'en rendre compte. Il suffit d'avoir vu un écureuil ou un rat engagé courir sur son rouleau pour comprendre ce que je veux dire. On en vient à ressembler à ce Prométhée dérisoire dont Brochu fait l'esquisse;

Ne plus parler

Ne plus rêver

Etre dormir

Etre l'arlope

Et le silence

Etre un pied

Et son vouloir

Ne plus aimer

Ne plus pleurer

Ne plus trahir

Etre cadavre

Et le cercueil.

A moins d'être doué d'une inclination et d'une facilité extrême à se prendre à ses propres comédies, on se lasse fatalement de ce manège. Il faut inventer autre chose. Et c'est ici que se situe la démarche de *Privilèges de l'ombre*. Il s'agit, en gros, de retourner en soi-même, à l'abri des regards et des juges. Puisque vos actes vous échappent et se transforment en comédies dans cette société où seuls les juges sont citoyens à part égale, n'agissez plus, retirez-vous de ce monde: cette inexprimable, singularité qui fut le point de départ de l'aventure est seule valable, tout le reste n'est que mensonge et miroirs déformants:

Je me défie des mois

Qui miment la parole

Je me défie des cris

Cependant, cette singularité où on tente de se retirer est fugitive: c'est ce qui fait qu'un homme soit lui-même, ou plutôt le fait abstrait de sa différence, son ipséité. Mais justement, elle ne peut être visible de l'intérieur; quand on vit hors de l'univers des autres, il ne peut être question de se définir comme différent d'eux. Retiré en soi, on perd tout point de référence; le flux de la conscience, sa présence à soi n'ont plus rien de singulier, ils semblent aller de soi, s'imposent comme "ce qui est naturel", ils deviennent en fait la seule réalité qui demeure. La voix du poème nous disait que son mal-être était fonction de celui du monde: "L'arbre n'était pas l'arbre", etc. Mais en réalité, tout se passe de la façon contraire; c'est parce que le poète se retirant en lui-même se désintéresse du monde que le monde a perdu sa consistance: il n'a plus que la présence diffuse d'une "after-image". Et si notre méchant-devenu-poète s'arrange pour oublier sa culpabilité, c'est qu'il n'a pas envie de redevenir le méchant; il lui faut tenter de se débrouiller autrement avec cette fuite de la singularité, trouver un moyen de récupérer son "je" avant qu'il ne se réduise en fumée. Car une conscience sans objet finirait par ne plus exister comme conscience: c'est contre cette dissolution que se fait cet "effort pour ne pas être mort" dont nous parlions au début. Le problème est simple: il faut, tout à la fois, ne rien faire, de façon à ne pas sortir de l'immanence, et être tout de même quelque chose. Et la conscience ne peut "être" que s'il y a un regard pour la fixer, alors qu'on ne peut supporter le poids du regard des autres. Il ne reste donc qu'à se dédoubler soi-même, se faire à la fois objet inerte et sujet absolu; et, qui est plus, ce dédoublement ne doit pas entraîner de mouvement: il s'agit de produire deux termes en même temps distincts et un, dans une sorte d'identité immobile et intemporelle:

de tout où ils acquièrent comme une égalité en perdant leur sens particulier. Le langage de *Privilèges de l'ombre* est un langage vide, la conscience qui s'y livre une conscience vide, qui ne peut expérimenter que l'ennui d'une vie et d'un monde d'une éternelle monotonie. Rien ne s'y passe, on ne sent rien que le poids de son corps et de son existence, dans une lente minéralisation: poussée à la limite, cette attitude se transformerait en catatonie.

Tout cela est bien beau, mais on n'atteint jamais cette limite: hors des poèmes, on ne devient jamais un caillou. Cette gageure que le méchant a faite de se récupérer soi-même était perdue d'avance, c'était s'engager dans une démarche contradictoire. S'identifier à soi est impossible parce qu'alors, précisément, on ne serait plus là pour le savoir, pour se regarder. Un caillou n'est pas "identique à soi", il est soi; et il n'écrit pas des poèmes. Pour qu'on puisse parler d'identité, il faut qu'il y ait deux termes, ce qui définit la recherche de l'unité comme contradictoire. Drôle de cercle vicieux: chercher l'unité par le moyen de la dualité! Je comparais tout à l'heure le méchant au rat sur son rouleau; il ressemblerait plutôt cette fois, dans son effort pour se reprendre soi-même, au chat qui court après sa queue.

En disant que le méchant tente de se récupérer ainsi, j'ai pu avoir l'air de décrire une aventure ontologique et abstraite; mais en réalité il en va tout autrement. C'est dans la vie concrète et quotidienne que cette démarche se réalise; et c'est d'ailleurs à ce niveau que toute l'aventure glisse le plus clairement dans la futilité. En autant qu'on n'est pas catatonique, on continue de vivre. Les poèmes ont beau parler de torpeur, d'inappétence, en réalité on marche, on mange, on parle, etc. Il est facile de dire que c'est "un autre" qui fait tout cela; mais en réalité, vivre est toujours agir, faire quelque chose. Pour fixer le regard des autres, l'out-sider évite tous les actes importants, significatifs; il ne fait rien qui puisse l'engager, il témoigne d'une "méfiance" totale, il ne veut pas se laisser prendre. Mais il ne devient pas non plus un caillou: il continue de vivre au niveau des actes quotidiens, indifférents; en fait il s'est lui-même condamné à l'insignifiance. Et même ces détails quotidiens, d'ailleurs, prennent un sens social; c'est donc à leur niveau qu'apparaîtra le plus clairement l'échec de cette attitude. En effet, il faudra toujours se surveiller; à chaque geste qu'on pose, à chaque phrase qu'on dit, s'arranger pour ne pas être jugé sur cette phrase ou ce geste. Le méchant dira sa phrase sur un ton ironique, ou bien il ajoutera une remarque pour bien montrer qu'il n'est pas présent, qu'il ne s'engage pas dans ce qu'il vient de dire, qu'il ne se prend pas au sérieux. Et en fait, personne ne le prend au sérieux non plus: tout cela est aussi futile que le jeu du chat. On passe son temps à corriger des détails, à éviter des pièges qui n'existent pas, à jouer un petit jeu de désengagement d'une minutie maniaque; au lieu d'agir, on s'agite, on finit par tomber dans une espèce de méticulosité tâtilonne: vivre sans rien faire, c'est être gâteux; parler sans rien dire, radoter:

Les mots-cadavres

Seuls nous demeurent

On les resasse

On les compile. . .

. . . Ils sont un peu notre sagesse

Et notre vide.

La voix qui parle dans les poèmes voit bien que ses mots sont des cadavres, sa vie une mort-vivante. Elle en vient à vivre sa condition comme un exil "nous ne sommes pas au monde, la vraie vie est absente". De là à supposer que cette Vraie Vie existe quelque part, il n'y a qu'un pas, qu'il est presque impossible de ne pas franchir. En autant qu'on s'est mis dans une position où il est impossible d'adhérer à ses propres actes, en autant qu'on s'est défini comme une sorte de carrefour vide, il n'est pas surprenant qu'on en vienne à penser que des Valeurs essentielles viennent se rencontrer à ce carrefour. En effet, par refus de s'engager, on en est venu à ne jamais agir "pour de vrai"; on a réduit la vie à une série de petites tracasseries; au cours de l'aventure, le monde réel a perdu sa consistance: "l'arbre n'était pas l'arbre", etc. De la même façon, les actes, dans cet exil, ne sont plus que des simulacres des essences:

Je me défie des cris

Qui simulent l'angoisse

Je me défie des larmes

Qui parodient l'amour.

Et justement, comme on tente de ne rien faire, et d'être quelque chose, on en vient à tenter de s'identifier à ces essences. L'exemple le plus clair de ce mouvement est celui de l'amour; le recueil contient plusieurs poèmes d'amour, où on parle de rosée, de cendres, etc. On sent bien qu'il ne s'agit pas là de la transposition d'un amour réel: vivre un amour c'est se livrer de la façon la plus totale au regard d'une Autre, et il n'est pas question de prendre un tel risque ici. L'amour dont il s'agit est un rêve: "ne parle pas, soyons l'amour", dit l'un des poèmes, ce qui me semble fort révélateur. En règle générale, les gens font l'amour; le seul amour qui puisse avoir un sens humain est celui que les hommes font tous les soirs. Cet amour est un acte bien concret et non pas l'espèce d'étreinte figée du poème. L'amour avec lequel on tente de coïncider est une impossibilité; c'est le Hamour qui n'existe qu'au niveau des essences. Il est dès lors bien évident qu'on ne l'atteindra jamais: le poète a choisi cet Hamour précisément parce qu'il ne correspondait à rien de concret. Il peut bien parler de "fille mensonge", mais il n'a que soi-même à blâmer puisque c'est lui qui s'est lancé à la poursuite d'un songe:

Toujours reconstruire nos songes

Pour en vivre les ruines

C'est le secret de notre amour.

Il en va de même dans tous les domaines; le méchant-poète s'est enfermé lui-même dans une condition navrante où il ne peut passer de la futilité qu'à la déception, dans une ronde infernale. Il a bien échappé à l'univers des juges, mais tous les univers possibles se sont désintégrés en même temps, et il ne lui reste entre les mains qu'un beau désastre à contempler. C'est ainsi que la forme: "Je. . . ne plus" se retrouve dans une bonne moitié des poèmes. Il y a toujours un événement catastrophique qui vient de s'achever: "j'ai tout détruit et il ne reste plus rien", "tout s'est effondré et je reste seul", voilà le sens de ces récapitulations successives. L'avenir est toujours coupé, on ne va et on ne veut aller nulle part. Le présent (qui en fait est un perpétuel radotage), on le voit toujours comme un aboutissement, un naufrage: je ne plus. La dimension du temps qui paraît alors toute l'importance, c'est le passé. Mais le passé réel ne fut composé que d'une

série de désastres successifs, de présents d'impuissance. C'est dire que le passé qui domine le temps en est un autre que le passé réel: il est toujours antérieur aux anciens présents, c'est "avant", un temps différent de celui de l'existence, le temps du mythe, "in illo tempore"; ce qui a priorité, c'est ce temps hors de la vie réelle, avant le moment où:

J'ai perdu la pureté des pierres

J'ai perdu la grâce des bambous

J'ai perdu la force de l'orage, etc.

En somme le poète s'aliène au profit du mythe; chaque moment de sa vie, vécu dans la futilité, prend valeur d'absolu en glissant au passé. Encore une fois c'est une illusion qui prend toute l'importance. Si le poète n'arrive jamais à donner du poids à son présent, à ses actes, c'est qu'il a conféré valeur de réalité à l'impossible, à l'ailleurs. "La vraie vie est absente", parce que la seule qu'il accepte pour vraie est l'Autre Vie, n'importe laquelle sauf celle qu'il vit à chaque moment. Et au fond, cette vraie vie, ce serait celle où on recevrait comme par enchantement "la pureté des pierres", etc. (grâce, force, vertu, innocence); ce serait une vie où en somme on serait justifié de l'extérieur, où on ne serait pas responsable des valeurs qu'on n'aurait qu'à accepter avec "innocence", etc. Cela existe: l'esprit de sérieux de celui qui accepte un système et s'en sert pour se justifier réalise exactement ce mouvement. Mais c'est là notre point de départ: nous en sommes arrivés à faire de notre vie une perpétuelle nostalgie de ce que nous avions refusé dès l'abord; nous nous faisons déçus vis-à-vis d'un mythe au lieu de nous démythifier; pour fuir l'univers des juges, nous sommes devenus à nous-mêmes nos propres juges, nous rendant la vie impossible à nous-mêmes. On en vient à se demander si tant d'efforts valaient d'être gaspillés pour en arriver à ce beau triomphe:

Vide il n'y a plus que le vide

Il n'y a plus

Que tes mots disant le silence

Et le silence dit l'absence

Si au moins on assistait à un suicide réel, il demeurerait encore une certaine élégance, tandis que, nous l'avons vu, ces mots disant le silence ne sont qu'un radotage. Tout cela parce qu'on persiste à prendre pour "le vert paradis des amours enfantines" ce qui ne fut qu'une cure de brain-washing trop bien réussie. Quand on a l'impression que le monde n'est que déception, il ne faut pas accuser le monde, dont l'inerte indifférence ne peut être coupable; et puisque le monde ne prend un sens quelconque que pour une conscience constituant ce sens, il faudrait un jour comprendre que l'on est seul responsable de ses déceptions. Seule une attitude contradictoire peut être à la base d'une quête impossible.

L'intérêt du recueil de Brochu est justement en ce qu'il est une prise de conscience de cet échec. Evidemment, cette prise de conscience peut devenir elle-même un élément de plus dans la ronde que nous avons décrite; il est facile de se laisser aller à savourer doucement l'amertume d'un échec; c'est l'aboutissement de la vie du raté ou du gâteux. Mais cette même prise de conscience peut constituer un dépassement de l'échec en question, et ouvrir la voie à une vie tout autre. Le méchant peut dépasser les avatars successifs de son refus: il serait peut-être temps que nous cessions d'agir en fonction d'un système de Valeurs que nous refusons; il serait temps que nous cessions de proclamer le "droit à l'erreur" et que nous nous occupions de vivre notre vérité; il serait bien temps de devenir indépendants, adultes, et de cesser de nous soucier de ces piètres juges dont les jérémiades et les remontrances devraient nous laisser bien indifférents. On a voulu nous faire croire que nous étions des anges, et ça n'a pas collé; alors nous nous sommes pris pour de petits Rimbaud, "satan adolescent", etc., et on s'en est servi pour nous condamner; nous avons enfin voulu nous prendre pour des cailloux, sans trop de succès. Il serait peut-être temps d'en finir avec tout cela, et de passer les mythes par-dessus bord: si nous nous prenions une bonne fois pour des hommes? L'expérience serait peut-être plus fructueuse. Elle aurait à tout le moins l'attrait de l'inédit.

EN REGARD DE LA DOCTRINE...

suite de la page quatre

gieuses et scolaires sous la III^e République. Visant tout d'abord l'action politique du clergé, il a fini, dans la littérature pamphlétaire, par désigner toute activité du prêtre débordant ses fonctions culturelles, voire toutes les manifestations de la vie chrétienne sur le terrain moral, social, professionnel et politique... (Ce qui veut dire que les pamphlétares refusaient au prêtre le droit même d'être citoyen — c'était du "laïcisme".)

... Sous une forme très large, on pourrait définir le mot: la propension d'une Église ou d'une société spirituelle à s'immiscer dans les affaires séculières, pour transformer l'autorité publique en simple instrument de ses desseins. Cet appétit du pouvoir n'a pas seulement existé dans l'Église catholique. Le protestantisme à ses origines nous en propose un exemple fameux: la dictature ecclésiastique de Calvin à Genève...

... Quant à l'Église catholique, sa longue histoire permet de discerner chez elle deux formes possibles de la tentation du cléricisme: une forme institutionnelle due à une conception particulière des rapports entre le pouvoir politique et le pouvoir spirituel; une forme diffuse due à la tendance assez fréquente chez les clercs à faire régner l'Église par des voies charnelles et politiques... Le cléricisme n'est donc pas un mythe, forgé de toutes pièces par les adversaires de l'Église. Les analyses précédentes montrent qu'il a pu se manifester à toutes les époques. Les clercs doivent d'autant plus s'en garder que les peuples ont la mémoire longue et qu'ainsi les fautes commises dans le passé peuvent gêner gravement les inté-

rêts de l'Église et entraver l'exercice de sa mission spirituelle."

"LE CLÉRICISME: l'introduction de ce néologisme, encore absent de nos dictionnaires dans le langage de la politique et des polémiques religieuses, a été faite, dit-on, par des journalistes belges, vers l'année 1855... Les abus de pouvoir du sacerdoce se font sentir, soit par une tendance à une domination excessive sur les consciences des fidèles, soit par des empiètements sur le domaine des autorités politiques et civiles. Ces usurpations du clergé ne sont possibles que dans les Églises qui reconnaissent un pouvoir sacerdotal et elles ne sont à craindre que dans celles qui, étant unies à l'État, forment de véritables établissements politiques, ne songeant, en cette qualité, qu'à étendre leurs attributions et visant par conséquent à transformer le gouvernement de l'État en une véritable "Théocratie"... Mais la religion doit être soigneusement distinguée du cléricisme... Cette politique du Christianisme (en tant que religion) est largement humanitaire et tolérante: elle nous fait assister au magnifique spectacle de ses combats incessants contre l'esprit d'ignorance et de superstition, de ses efforts pour réintégrer la conscience individuelle dans la pleine possession d'elle-même par l'assimilation des vérités religieuses faisant seules leur chemin dans le monde..."

... La politique du cléricisme est au contraire exclusivement sectaire et intolérante (tout comme son opposé qui est le laïcisme). Malgré l'évidence des faits, le pouvoir sacerdotal persiste à soutenir qu'étant de droit divin, il s'identifie à la religion et qu'il reste

l'Église même dans toute sa pureté et son intégrité originaires. C'est au moyen de cette confusion entre les pouvoirs temporels et spirituels, entre le temps de l'Église primitive et ceux de la décadence de ses institutions ecclésiastiques, que le cléricisme trouble et démoralise les esprits, produit l'affaiblissement des caractères et séduit les faibles en leur évitant jusqu'à l'effort de discerner le vrai du faux, le bien du mal, l'autorité du prêtre se dressant continuellement devant la conscience des fidèles et se substituant artificiellement à celle-ci, comme un critérium infaillible de la vérité religieuse."

La définition du cléricisme et ses implications étant assez complète je crois, parlons maintenant de LAICITÉ ET DE LAÏCISME, autres phénomènes sociaux qu'il ne faut pas confondre et auxquels les auteurs du "Chrétien en démocratie" font allusion.

La LAICITÉ est "un principe de la doctrine catholique résumant la distinction entre le spirituel et le temporel et la souveraineté de deux pouvoirs". "Lorsqu'on dit qu'un État est laïque, on veut, avant tout, définir sa fonction propre qui est d'ordre temporel et son incompétence concernant le fait religieux comme tel. La laïcité est une bonne chose puisqu'elle permet à chaque citoyen de pratiquer la religion de son choix, à l'État de jouer son rôle dans l'ensemble de la société et d'intervenir dans des secteurs qui jadis échappaient en grande partie à son influence parce qu'ils étaient considérés d'ordre privé. Les citoyens eux-mêmes réclament cette intervention au nom du bien commun."

Le domaine de l'instruction, par exemple, doit être, à mon humble avis, laïcisé le plus tôt possible et ceci pour le plus grand bien de tous, l'Église notre Mère la première. En effet, on réclame de toute part la gratuité scolaire à tous les niveaux. Si c'est l'État qui est appelé à fournir les fonds nécessaires pour atteindre ce but, il est logique et plus prudent que ce soit lui qui dirige et administre les institutions qui reçoivent ces fonds. Ainsi, les laïcs qui enseignent pourront gagner un salaire convenable, les parents, en tant que citoyens payeurs de taxes, auront enfin l'opportunité de dire un mot sur l'éducation de leurs enfants (opportunité qu'ils n'ont pas dans des institutions comme le Collège Grasset ou l'Université de Montréal) et enfin, un plus grand nombre d'étudiants, riches ou pauvres, pourront fréquenter nos cours classiques et les institutions de haut-savoir que sont nos universités. Cette saine laïcité peut s'opérer graduellement à condition que les laïcs respectent le prêtre dans ses fonctions propres et que les prêtres et les religieux, à leur tour, se rendent compte que notre "belle province" a enfin évolué vers un christianisme adulte et mieux compris et que les laïcs ont acquis une compétence réelle dans tous les domaines qui leur sont propres.

Est-ce à dire qu'il n'y aurait plus de religion enseignée? Pas du tout. Les institutions d'enseignement fréquentées par les catholiques jouiraient d'un enseignement religieux, tout comme les protestants et les juifs. Par contre, j'estime qu'au niveau universitaire, il ne doit plus y avoir de matières religieuses obligatoires car les universités sont appelées de plus en plus à recevoir des étudiants de toutes races, nationalités, langues et religions. Il serait injuste au point de vue de la liberté la plus élémentaire de forcer un étudiant non catholique à assister à des cours de religion catholique et à passer des examens sur ces matières. La laïcité de l'État et des universités est donc, d'après moi, une chose d'une impérieuse nécessité.

Il y a pourtant un danger pour les catholiques qui désirent que ce processus de laïcisation s'opère. C'est de glisser vers le LAÏCISME. "Le laïcisme est le phénomène contraire et tout aussi condamnable que le cléricisme. En fait, c'est une neutralité de nature trompeuse à l'égard du fait religieux. Il implique une attitude antipathique, défavorable, dédaigneuse, sous les apparences d'impartialité. De là, on passe aisément à un laïcisme agressif, doctrinaire, ouvertement antireligieux." C'est un phénomène qui s'est produit cette année chez certains rédacteurs du "Quartier Latin". Voulant bien faire probablement, ils ont entrepris une campagne de laïcisation, au début saine et mo-

dérée, qui s'est changée assez vite en laïcisme exprimé plus ou moins ouvertement. — À propos de laïcité de l'État, les abbés Dion et O'Neill disaient: "Il est des cas où l'État doit aller plus loin dans son soutien accordé aux valeurs religieuses... Dans un pays marqué profondément par des traditions et des coutumes chrétiennes, l'État a le devoir de tenir compte de leur existence dans l'élaboration de sa politique. En agissant ainsi, il donne preuve de réalisme et ne fait que remplir sa fonction de gardien du bien commun. Cela ne l'empêche pas de conserver sa laïcité." — Un mouvement tel que le laïcisme a plusieurs causes: esprit négateur des valeurs surnaturelles, fruit du rationalisme, du positivisme et de la prépondérance de la technique dans notre civilisation, réaction aussi envers le cléricisme. (Dans le Québec, je crois que le laïcisme a surtout été une réaction contre l'ingérence de certains clercs dans la politique et dans le domaine de la morale et des valeurs absolues. Certaines anecdotes bien connues ont un fond de vérité, de triste vérité, par exemple: "Le ciel est bleu, l'enfer est rouge! Vous savez pour qui voter!")

En général, les abbés Dion et O'Neill ont été très objectifs dans leur exposé et ont su rappeler des définitions souvent importantes. Pour résumer leurs idées, disons qu'une saine laïcité est nécessaire aujourd'hui pour le bien commun et pour un plus grand respect de l'Église dans ses fonctions propres. D'autre part, le laïcisme et le cléricisme sont des maux dont la disparition soulagerait les catholiques adultes et convaincus.

Je crois qu'il était bon de rappeler ces quelques données tout en recommandant la lecture du "Chrétien en démocratie", chose qui s'avère nécessaire si on examine les derniers articles parus dans nos journaux, tant étudiants que "publics".

J'ai essayé d'être objectif dans ce petit exposé quoique ses dimensions ne me permettent pas d'exprimer toutes les opinions valables sur le sujet. Je n'espère qu'une chose; c'est que la lecture du volume des abbés Dion et O'Neill donne la possibilité à ceux qui écrivent sur le sujet de le faire en "connaissance de cause".

André Charron (Adano)
Bacc. II Sc. sociales.

(1) Gambetta (Léon) avocat et homme politique français, né à Cahors, 1838-1882. Il s'est fait remarquer dans les rangs du Parti républicain à la fin de l'Empire et fut nommé député de Paris en 1869. Il fut président de la Chambre en 1879 et président du Conseil en 1881. Il combattit avec éclat le cléricisme.

(2) "Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain." Tome II (Bethléem-Confrères).

(3) M. Block: "Dictionnaire de la politique", 1873... P. 360.

Prochainement au Programme

CALENDRIER UNIVERSITAIRE

16 - 17 - 18 MARS
à 8 h. p.m.
au Gesu — "La Cruce Cassée"
par l'Atelier Universitaire

16 MARS
Conférence d'information organisée
par la Faculté de Chirurgie Dentaire
8 h. 30 au Grand Salon du Centre Social

17 MARS
Elections du Conseil étudiant à Poly

18 MARS
À 8 h. 30 p.m. à l'Auditorium de l'Université
dernier Ciné-Campus

23 MARS
Elections des officiers généraux de l'A.G.E.U.M.

Dites des
Player's, s'il vous plaît
LA CIGARETTE
LA PLUS DOUCE. LA PLUS SAVOUREUSE



DERNIER CINÉ-CAMPUS

"LES FEUX DU MUSIC HALL"

de Federico Fellini
avec Giulietta Massina

SAMEDI, 18 MARS

la peinture à... l'Œil

LE SALON DE LA JEUNE PEINTURE

Actuellement, à l'École des Beaux-Arts, se tient le salon de la jeune peinture, organisé par le Centre canadien d'essai. C'est une exposition-concours qui a pour but de découvrir des jeunes artistes de talent et de leur donner une chance d'exposer et de se faire connaître.

En parcourant le salon, pourtant, les signatures que nous voyons sont plutôt familières: Mongeau, Chapdelaine, Salette, Dulude, Daglish, etc. Est-ce dire que les jeunes peintres vraiment débutants perdent des chances en étant comparés à des aînés ou est-ce parce qu'ils n'osent rien présenter?

L'allure générale du salon est plutôt décevante. Il semble que les jeunes artistes ne prennent pas de risques: il faut que leur peinture plaise au plus tôt. Il y a quelques trucs pour y arriver vite et c'est très déprimant de constater jusqu'à quel point ils sont exploités.

L'impression qu'on a de cette exposition est une impression de superficiel et de facilité. Si, avant trente ans, on en est déjà rendu à dépouiller son style (déjà réduit au minimum d'effort), qu'en restera-t-il à cinquante ans? Il semble que le travail honnête et ardu à la recherche d'une expression personnelle se perde de plus en plus. Plutôt que de viser la vérité profonde, certains jeunes peintres visent l'effet immédiat que fera leur peinture. Ce qui donne des résultats ébahissants: tout nous tape dans l'œil le premier coup et nous ôte ainsi le plaisir de découvrir et d'aimer une peinture. Peut-être est-ce pour éviter un effort fatiguant au spectateur que les jeunes peintres agissent ainsi...

Germain a remporté le premier prix de peinture. Ses peintures

(qui sont plutôt des encres) sont très riches de couleurs, obtenues par les transparences de l'encre et certains effets de brûlé. La composition est simple: il s'agit d'une masse principale en relief qui s'étend à travers toute la toile par des dégoulinures blanchâtres. Le tout paraît fabriqué de toutes pièces. Cependant, c'est agréable à regarder mais il faudrait peut-être exiger plus que cela d'un jeune peintre si l'on veut avoir plus tard des peintres de valeur.

Le deuxième prix de peinture va à Lise Gervais. Elle présente deux peintures dont l'une étonne par le format allongé. Mlle Gervais travaille à la spatule en énumérant des taches rouges, jaunes et noires sur un fond blanc pur. C'est un procédé assez mécanique mais sa peinture vibre tout de même, quoique cette vibration a tendance à devenir papillotement quelques fois.

Gabriel Contant, lauréat du troisième prix, présente pour sa part deux petites toiles très sobres, où on retrouve une organisation de l'espace et un jeu de profondeur intéressants. La couleur demeure assez sommaire cependant.

Spiecker a eu une mention honorable avec deux peintures où il étudie la texture.

Marcel Braistein a remporté le prix de sculpture avec un personnage de fer soudé très expressif, d'une matière très riche.

Anne Treize a remporté la palme pour les arts graphiques avec une encre très banale.

Heureusement, toutes les peintures ne sont pas truquées. Certains jeunes poursuivent des recherches sérieuses très consistantes. Je pense à Daglish qui expose une peinture très raffinée de couleurs, ou, à Hurtubise qui présente deux immenses toiles pleines de richesses, ou à Venor, Arkauskas, Vernier, Marion et quelques autres.

Ce qui est dommage, c'est qu'on ne s'attache pas autant à encourager un travail qui promet qu'à se pâmer devant une production "arrivée" et souvent vide de toute vie intérieure.

Yolande Dupuis

PARTIE DE SUCRE

Organisée par la Faculté de Sciences Sociales
Chez Boulais,
le 19 mars, à St-Grégoire
Départ des autobus, "Rendez-vous"
Chez Valère à 2 h. p.m.

Billets:
pour les membres inscrits,
\$2 par tête, \$4 par couple.
Pour les membres de PAGEUM,
\$3 par tête, \$6 par couple.
Pour informations et réservations de billets, s'adresser à Jean-P. Tétrault ou Vianney Dugas.



Miss MÉDECINE
1961-62

La très belle Marie-Cécile Windish, Médecine II, qui a été couronnée Miss Médecine 61-62 lors du récent bal des Dieux d'Esculape. Quelle douce férule ce sera!

LES ÉTUDIANTS PROTESTENT...

suite de la première page

quoi cela répond à un besoin". Nous affirmons que l'École Normale Secondaire de l'Université de Montréal donne un enseignement universitaire. L'École Normale Supérieure a sans doute sa place à l'Université, mais ce n'est pas la nôtre! Pourquoi détruire l'École Normale Secondaire dans sa direction, dans son personnel enseignant, dans les diplômes qu'elle accorde, dans les crédits accumulés, péniblement parfois, par les élèves actuels? Plusieurs d'entre nous songent à demander des bourses pour étudier à l'étranger: Sommes-nous certains d'être bien accueillis par le gouvernement et par les universités étrangères quand notre recteur lui-même ne renie pas une déclaration qui nous prive du statut universitaire?

Nous voulons bien accorder à l'Université de Montréal le droit de créer une faculté de haut-savoir pédagogique, et nous la félicitons de vouloir s'inspirer de l'École Normale Supérieure de Paris. Mais cette faculté française compte un nombre bien restreint d'étudiants triés parmi 40 millions de Français. Or, le département de l'Instruction Publique prévoit que la province de Québec aura besoin de 5,000 professeurs au niveau secondaire d'ici quelques années. Il nous semble présomptueux d'espérer que l'École Normale Supérieure, telle que conçue par les autorités de l'Université, pourra, en partant de zéro, remplir ces cadres.

Nous devons garder l'École Normale Secondaire pour continuer de former des licenciés qui se révéleront de plus en plus compétents à mesure qu'augmenteront l'intérêt et l'encouragement que Mgr le recteur, membre-fondateur et secrétaire du conseil d'administration de l'École Normale Secondaire, ne leur a peut-être pas très largement accordés jusqu'ici. En effet, comment expliquer que Mgr Lussier ne connaisse rien de la programmation actuelle et projetée de l'École Normale Secondaire, comme il l'a reconnu devant les représentants de notre association?

Il ne faudrait pas, évidemment, que se répètent des restrictions aussi nuisibles que la suivante: nos étudiants au baccalauréat et à la licence n'ont jamais eu l'autorisation d'emprunter des livres de la bibliothèque universitaire. Mais, il nous semble, que dans un climat de compréhension et d'accueil, l'Université de Montréal aurait grandement à profiter du maintien de l'École Normale Secondaire, non pas dans un rôle diminué comme le concède actuellement Mgr le recteur, mais au contraire, dans un rôle augmenté, avec un personnel nombreux et intégré dans les oeuvres de l'Université.

EN DÉFINITIVE, les étudiants de l'École Normale Secondaire réclament le droit de savoir:

- 1) pourquoi sabote-t-on l'École Normale Secondaire?
- pourquoi ignore-t-on le travail qu'elle accomplit depuis 20 ans?
- pourquoi lui réserve-t-on en dernier ressort un rôle subalterne?

- 2) de quelle façon précise l'avenir des étudiants actuels sera-t-il affecté? L'avenir de 800 élèves est en jeu: de grâce, des précisions!
- de quelle façon précise l'École Normale Supérieure entend-elle intégrer les diplômés — bacheliers ou licenciés en pédagogie — qui voudraient obtenir un diplôme supérieur? Nous pensons non seulement aux diplômés de l'École Normale Secondaire, mais aussi des autres écoles normales supérieures qui décernent un baccalauréat en pédagogie

sous l'égide de l'Université de Montréal.

Les étudiants qui se sont fiés à l'Université de Montréal et à son recteur, et qui sentent leur avenir gravement compromis, veulent des garanties définitives et précises. Les étudiants craignent de se retrouver, du jour au lendemain, avec, comme seule richesse, un parchemin d'une institution défunte à toutes fins pratiques et discréditée par un de ses plus éminents fondateurs.

Le Comité de régie pour l'Association des Étudiants de l'ENS

OUI OU NON

À L'ÉCOLE NORMALE SECONDAIRE?

La création de l'École Normale Supérieure met immédiatement en cause l'existence à l'intérieur de nos murs de l'École Normale Secondaire, fondée déjà depuis vingt ans. La nouvelle école posséderait un statut strictement universitaire, ce qui la différencierait de l'École Normale Secondaire. Aussi, ceux de "la timide tentative" en profitent-ils pour exposer la condition actuelle de leur école.

La conception moderne d'une université ne se sépare pas des notions d'esprit universitaire, de recherche et de publications. Sur ce plan, nous voudrions montrer que l'École Normale Secondaire possède aussi ses lettres de noblesse.

Les carabins ont déploré avec raison le départ de M. Dansereau, un authentique professeur à l'esprit universitaire. Entretenir un dialogue avec les élèves et favoriser chez eux le développement de l'esprit critique devrait être les préoccupations majeures de celui qui enseigne à un niveau supérieur. C'est en ce sens que les professeurs de l'E.N.S. ont compris l'esprit universitaire et l'étudiant non seulement a droit "à sa vérité" mais peut même critiquer la conception du professeur sans pour autant encourir les foudres de l'exclusion ou de l'échec. Cette attitude ne peut se concevoir que dans une optique strictement universitaire.

Dans le même sens, les professeurs ont toujours encouragé le développement de l'esprit de recherche. Ce point a toujours été à l'honneur à l'École: la qualité des thèses des diplômés en témoigne et dans le contexte actuel, les étudiants intéressés ont formé des équipes qui grâce aux séminaires et cours à cet effet se préparent à un travail fructueux en pédagogie. Leur nombre s'est accru considérablement au cours des dernières années et nous espérons, qu'en

créant le climat nécessaire, le Canada français pourra bientôt faire valoir ses droits dans ce domaine.

L'École possède ses propres éditions. Elle a publié de nombreux tests et examens en usage dans les écoles ou collèges et récemment les Éditions Pédagogiques de l'École Normale Secondaire publiaient un Cours d'Algèbre par Emile Gérard, maintenant adopté par de nombreux collèges classiques.

Cette rénovation des méthodes ne s'étend pas seulement au domaine scientifique (Méthode Marillet). Dans le domaine de l'enseignement du français et des langues (Méthode Gal), l'École a toujours préconisé l'application des techniques les plus modernes avec les professeurs les plus compétents comme en témoigne le passage parmi nous de MM. Geslin, Jamin, Leroy, Genest et autres de même calibre. Même au point de vue des programmes, l'École, en collaboration avec la faculté des arts, réunissait, il y a quelques années, les préfets des études au centre pédagogique du lac Tréfle, dans les Laurentides, pour mettre au point un programme depuis lors en vigueur dans les collèges. De telles initiatives encore une fois relèvent du niveau strictement universitaire.

À la lumière de ces faits, les étudiants de l'École Normale Secondaire se demandent si une saine évolution doit nécessairement se faire dans la destruction. Dans le contexte politique actuel on semble croire que tout est à changer. Quand une institution a déjà fait ses preuves on peut s'interroger sérieusement pour savoir si avant de créer il ne serait pas bon de tenir compte aussi des "valeurs acquises".

Le comité exécutif de l'École Normale Secondaire

L'ATELIER UNIVERSITAIRE

présente

LA CRUCHE CASSÉE

les
16
17
18
mars

AU GÉSÙ

farce de Henrich Von Kleist

PETER STUYVESANT

ARRIVE À MONTRÉAL

Paris, Londres, New-York, Amsterdam,
Sydney, Hambourg, de ville en ville,
de pays en pays, un nombre de plus
en plus grand de fumeurs connaissent
la joie de vivre
que procure
Stuyvesant.



pour plus de plaisir



AU VOLLEYBALL

L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL TERMINE EN DEUXIÈME POSITION

La saison régulière de volleyball s'est terminée la semaine dernière alors que les Polonais ont vaincu les Carabins 2 parties à 1, en s'assurant ainsi la première position et le championnat de Montréal.

Le classement final est donc:

1. Polonia
2. U. de M.
3. Estonians
4. Latvians
5. Snowdon "Y"
6. Immaculée-Conception

Cela ne veut pas dire que les activités de l'équipe se terminent aujourd'hui, bien au contraire. C'est ce soir que débutent les semi-finales qui consistent en deux matches au total des parties (ou des points). Alors que les champions (Polonia) rencontreront les Estonians (ceux-ci se sont mérités la coupe pour le plus piètre esprit sportif de l'année), les Carabins feront face aux Latvians.

Les gagnants se disputeront un seul match en finale pour la possession de la coupe et le privilège de pouvoir participer aux championnats de l'est du

Canada, qui se tiendront cette saison à Toronto, le 29 avril.

Ce qui veut dire qu'il reste trois possibilités à notre équipe de pouvoir y participer, soit que l'on remporte la finale, ou que les Polonais la remportent (ceux-ci étant déjà éligibles, l'équipe de deuxième sera appelée à les accompagner), soit que l'on remporte les championnats provinciaux qui se tiendront à Québec, le 15 avril.

Il y aura en plus, le 8 avril, un tournoi pour toutes les équipes de Montréal et des environs qui désirent y participer. Ce tournoi qui se tiendra au Centre Maisonneuve, aura pour but d'habituer les équipes qui représenteront notre région à jouer contre plusieurs équipes en succession, ce que font les équipes de Toronto à plusieurs reprises durant l'année (elles remportent toujours le championnat d'ailleurs).

Comme vous voyez, le plus gros reste à faire. Il ne nous reste plus qu'à féliciter nos porte-couleurs pour avoir terminé en tête du classement et de leur souhaiter les meilleurs succès possibles dans les tournois à venir.

R. Brunet

MOT DE LA FIN SUR LES CARABINS

Lors de la dernière édition du "Quartier Latin", nous vous avons promis de venir vous donner nos impressions sur la saison qui vient de prendre fin.

L'impression générale que nous en tirons est que nous avons une équipe de beaucoup supérieure au record qu'elle a amassé: la fin de saison prouve notre avancé, puisque chacune des victoires remportées l'était aux dépens d'adversaires en besoin.

Dans l'Interuniversitaire, nous avons remporté cinq victoires et subi sept défaites; nous avons compté 54 buts (un de moins que les champions) et alloué 67: c'est là qu'était notre faiblesse jusqu'à la neuvième partie, mais Régent Beaudet est venu régler le problème.

Dans l'Interuniversitaire de Montréal où nous avons remporté le championnat, nous avons gagné six fois en sept tentatives, tandis que les exhibitions nous ont permis d'ajouter trois autres victoires (en cinq rencontres) à notre "fleur" (sic).

Revoyons chacune de nos défaites: La première est venue contre la Varsity un samedi après-midi au compte de 8 à 4. Nous croyons que Robert Jarry n'y a pas donné son rendement, surtout à la première période, et que nous aurions pu l'emporter probablement, comme l'indique l'avantage que nous avons eu au cours des deux derniers engagements.

Au compte de 4 à 3, nous avons subi notre deuxième échec de la saison lors de notre seconde visite à Potsdam dans une joute où les officiels ont sans contredit volé le spectacle, et la victoire évidemment.

Et nous voilà à Toronto le 13 janvier (et un vendredi en plus). Quelques heures avant la joute, les Carabins sont confiants, mais ils ne savent pas encore ce qui les attend. Quand vous perdez 14 à 6, vous vous fermez la boîte. Mentionnons la tenue de Jarry qui a su briller malgré les 14 rondelles qui ont pénétré derrière lui.

Les deux défaites suivantes nous ont fait mal, parce que nous aurions dû l'emporter. Nous avons tout d'abord perdu aux mains du McGill au compte de 5 à 4, dans une joute où notre manque de fini autour des filets adversaires nous a coûté la victoire à l'engagement initial. (Mentionnons que cette joute comptait dans les deux circuits.) Puis contre le Québec nous avons disputé notre meilleure rencontre de la saison, mais nous avons quand même subi un échec de 3 à 2, surtout dû à la présence d'un Grenier miraculeux devant la cage des Québécois.

Sur notre défaite de 6 à 3 le lendemain à Québec, aucun commentaire: les joueurs n'ont tout simplement pas joué.

Malgré le compte de 7 à 1, la défaite subie à Toronto n'indique pas du tout l'allure de la partie: les officiels nous ont tout simplement écrasés par leurs punitions toujours bien placées. Nous espérons que Favreau prendra sa retraite parce que son jugement se fait vieux et sans réflexes appropriés.

Puis vient la joute du Carnaval. Sur celle-là et sur l'échec de 5 à 3 à Québec, nous aimons mieux ne pas nous prononcer, la première parce que nous travaillons pour l'adversaire et qu'à peu près tout a été dit, la seconde parce que nous ne l'avons pas vue. Mais il appert que c'est à Québec que Beaudet a commencé à fournir le rendement qui devait lui assurer le poste jusqu'à la fin de la saison. C'était là notre dernier échec.

Donc très facilement, les Carabins auraient pu l'emporter cinq fois de plus: à Potsdam, ici contre McGill et Québec, à Québec la deuxième fois et contre les Etoiles de l'Intercollegiale. Seuls les Blues ont définitivement eu le meilleur sur nous cette année.

Revoyons maintenant le rendement de chaque point de l'équipe.

En ce qui concerne l'instructeur, nous passerons certainement pour un fanatique en affirmant que monsieur Bleau n'est pour rien dans nos défaites: il ne peut travailler pour les joueurs. La seule chose qui pourrait motiver son renvoi, c'est le fait que sa seule présence semble inciter certains joueurs à se contenter de l'interfac ou à prendre une retraite prématurée. D'ailleurs il est fort probable qu'on devrait commencer à expulser tous les anciens gérants-généralistes qui voudraient encore s'imposer: C'EST LA QUE SE TROUVE LE PROBLEME!

Nous croyons le problème du gardien de buts résolu pour l'an prochain, parce que Régent Beaudet a joué sur la fin de la saison avec un brio des plus étonnant, surtout après l'avoir vu jouer dans la victoire de 8 à 7 contre le Rouge et Or de Québec. Sans aucun doute, il a été de loin supérieur à Jarry et Vanasse, lequel a tout de même gardé une solide partie lors de notre défaite de 3 à 2 contre le Rouge et Or la première fois.

Avec Bastien, Hébert et Lacasse, les Carabins possèdent pour l'an prochain un solide noyau à la ligne bleue, et il suffira d'en découvrir un quatrième pour nous assurer un équilibre constant à cette position. Fernand Bastien a mal commencé, mais à mesure que la saison progressait et que son tempérament s'assagissait, il s'améliorait d'autant et nous croyons qu'il sera notre pilier l'an prochain. Roland Hébert a joué des parties colossales, mais parfois, il n'offrait pas la moitié de son rendement, un défaut qu'il lui faudra corriger. Serge Lacasse a fait d'innombrables erreurs, mais rares sont celles qui se sont répétées: il a appris et très vite, même au delà de nos espérances. Et n'oublions pas la puissance et la précision de son lancer. Lavigne et Boissonneault ne sont pas à notre avis de calibre à nous aider.

Regardons maintenant le travail de nos avants:

Claude Duguay: le meilleur compteur de l'équipe, le joueur le plus spectaculaire, le plus populaire, et LE MEILLEUR JOUEUR DE LA LIGNE, DE LA LIGNE BLEUE AUX FILETS ADVERSAIRES.

Raynald Dufour: voilà un type bourré de talents, mais d'emblée trop influençable: s'il peut apprendre à contrôler tous les événements extérieurs au hockey et se concentrer à son jeu au cours d'une partie, il deviendra une vedette très rapidement.

Guy Bélsis: il offre toujours le même rendement: jamais sensationnel, mais toujours efficace. C'est un travailleur infatigable et un as sur la défensive ("shadow play").

René Verrier: le joueur le plus régulier de l'équipe. René n'a pas connu une seule mauvaise joute de la saison et s'il peut apprendre à profiter des nombreuses échappées qu'il se prépare, il deviendra un compteur des plus dangereux.

Pierre-Paul Blouin: le meilleur meneur de bâton de l'équipe. Son jeu tient l'adversaire continuellement en déséquilibre: il nous rendra de pré-

cieux services au cours des années à venir.

Eddie Cree: celui qui nous a le plus étonnés cette année. Nous savions qu'Eddie Cree maniait très bien le bâton mais nous croyions que son lent coup de patin lui nuirait: il s'est amélioré à chaque joute et depuis qu'il joue régulièrement, il a compté souvent parce qu'il est toujours bien placé et des plus astucieux.

Roland Mongeon: malgré les x livres qu'il devrait perdre, il demeure un de nos joueurs favoris parce qu'il possède ce désir de vaincre qui est la marque des champions. D'ailleurs, quand il veut s'en donner la peine, il n'a rien d'un manchot!

Marcel Landreville: après un début de saison des plus décevant, Marcel a finalement affiché la tenue que l'on était en droit d'attendre de lui, et nous espérons que l'an prochain, il retrouvera la forme qui lui avait permis d'obtenir huit points en une joute.

Roger Hamel: solide sur la défensive, mais plutôt faible à l'attaque parce qu'il a la mauvaise habitude de porter le jeu dans le coin de la patinoire, d'où l'on peut difficilement compter, avouons-le.

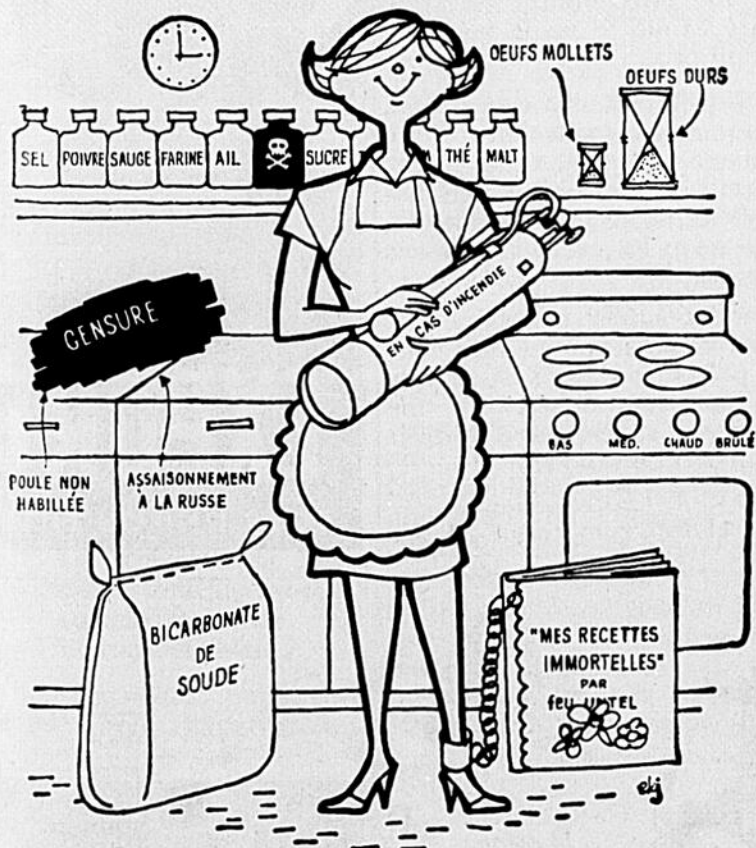
Jean-Marc Melançon: bourré de talent, mais handicapé par un caractère capricieux et irrégulier.

Nous croyons donc que tout ce dont nous avons besoin pour l'an prochain, c'est un joueur de défense et trois joueurs d'attaque. Avec l'expérience acquise cette saison, nous pourrions alors compter sur une équipe qui saura redorer le blason de l'Université de Montréal (quelque peu terni depuis trois ou quatre ans), si TOUS S'EN DONNENT LA PEINE!

Ces opinions sont personnelles et n'engagent que

Guy Pinard

L'étudiante bien équipée pour L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE



L'étudiante bien équipée pour gagner le pain de la maisonnée utilise une courte recette infallible: "Prendre un Compte d'Épargne de la B de M et l'alimenter régulièrement."



BANQUE DE MONTRÉAL

La Première Banque au Canada pour les étudiants

Succursale Ave. Darlington et Soissons: GEORGE GALE, gérant

David DOCTOR

20% de réduction

ÉTABLI DEPUIS PLUS DE 30 ANS

Choix de 1000 habits

TUXÉDOS

TENUE DE GALA



5439 AVE DU PARC CR. 7-0886

RÉFLEXIONS SUR LE DÉPART D'UN UNIVERSITAIRE

M. Pierre Dansereau démissionne... M. Pierre Dansereau nous quitte. La nouvelle parue dans les journaux de la semaine dernière n'a pas été sans en surprendre et en bouleverser plusieurs spécialement parmi les étudiants de la faculté des Sciences dont il est le doyen. M. Dansereau est en effet l'une des personnalités les plus marquantes de notre milieu universitaire et sa perte causera certainement chez nous un extrême regret en même temps qu'un vide profond et difficile à combler. Arrivant à la suite des départs plus ou moins spectaculaires de quelques-uns des meilleurs professeurs de l'Université, la démission de M. Dansereau et les circonstances qui l'entourent constituent un événement extrêmement grave et remettent en question de façon particulièrement aiguë certains aspects de notre problème universitaire.

Cette hémorragie de professeurs, scientifiques ou autres, vient d'atteindre un état où elle ne saurait continuer sous peine d'ébranler jusque dans ses fondements mêmes notre système d'éducation universitaire. A ce niveau en effet, l'enseignement n'est pas une affaire de briques ou d'administration: il n'est même pas, surtout pas une "affaire" tout court; une université est un groupe d'hommes, de "maîtres" avec toute la noblesse et le respect dont l'histoire a entouré ce titre depuis le Moyen-Age; autour de ces "maîtres" se rassemblent des étudiants qui viennent travailler sous leur direction pour en tirer la science, l'expérience et la culture humaine. C'est là le noyau, le fondement de toute maison qui prétend dispenser un enseignement supérieur. Mais une organisation humaine comme celle-là, surtout si elle a un tant soit peu d'ampleur a besoin de se donner des têtes dirigeantes qui voient à lui maintenir ce haut degré d'excellence, de vie intellectuelle et de collaboration humaine dont elle doit se nourrir. Elle a aussi besoin de corps auxiliaires tel que le corps administratif qui vient à son service pour lui faciliter cette recherche et cet enseignement de chaque jour que les tracés de finance, de matériel et d'organisation risqueraient continuellement d'étouffer.

Quel triste spectacle alors que le départ de M. Dansereau... et quel spectacle plus déplorable encore de lire le communiqué officiel de l'Université de Montréal à cette occasion. Pierre Dansereau est un scientifique de renommée internationale: son nom est attaché à près de deux cents publications dont un volume; ses recherches l'ont mené aux quatre coins du monde; il a enseigné dans nombre d'universités, obtenu un peu partout des bourses, des nominations, des honneurs. Reconnu et estimé dans tous les milieux il constituait un des plus beaux titres de fierté de l'Université de Montréal. Mais il est encore plus: son humanisme, sa compétence et l'excellence de son enseignement le classent comme l'un des rares "maîtres" véritables, l'un des rares "universitaires" que nous ayons. Et M. Dansereau nous quitte:

"...un très grand honneur fait à l'Université..."

Il faut être de l'administration pour écrire de pareilles stupidités! Et au fond peut-être touchons-nous ici au véritable problème: problème de structure qui veut que nos administrateurs aient ce dénominateur commun de n'être pas des universitaires et que notre charte ne soit pas conçue pour des universitaires. Car qu'est-ce au fond qui nous vaut le triste "honneur"

du départ de M. Dansereau: conflits de personnalité sans doute, manque de collaboration, difficultés de toutes sortes, mesquineries peut-être, hélas! mais aussi et bien plus encore l'impossibilité pour un homme de la trempe de M. Dansereau de jouer un rôle de figurant, d'être le doyen d'une faculté sans en avoir la direction réelle: le système peut parfois fonctionner à merveille mais il est clair que dans le cas présent une personnalité aussi forte et aussi originale que celle de M. Dansereau ne pouvait s'accommoder indéfiniment d'une telle situation. A qui faut-il s'en prendre? Peut-on blâmer ceux qui ont l'autorité de s'en servir; peut-on les blâmer d'avoir des idées et de les réaliser même s'ils n'ont pas toujours la souplesse et la diplomatie nécessaire? Non, il semble plutôt que l'on soit ici en face d'une question de structure et que soit bâtarde cet état de fait qui veut que la direction et l'orientation de la faculté des Sciences ne soient pas finalement entre les mains de son doyen.

Et que dire aussi de cette impossibilité pour des universitaires de vivre sous une administration dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'a guère ni la stature ni le sens universitaire! De cela le départ de M. Dansereau et l'inqualifiable communiqué officiel qui l'annonce nous en donnent encore une fois la mesure. Dans une organisation humaine comme celle-ci il y aura toujours comme dans toutes les organisations humaines des conflits, des discordes et plus encore parce que les individus sont de taille, les idées sont fortes, les personnalités sont puissantes. Aussi doit-on exiger des cellules dirigeantes une compréhension d'autant plus grande, une capacité d'autant plus habile à prévenir les conflits, à les empêcher de tourner au pire, un sens d'autant plus aigu des véritables valeurs universitaires, de l'essentiel et de l'accessoire dans la vie et la mission d'une maison de ce genre.

Hélas!

Avec tous les professeurs que nous gardons et que nous aurions pu garder, nous pourrions peut-être atteindre cette maturité universitaire que l'on est en droit d'attendre d'une semblable institution. Mais tant que celle-ci sera plus une "affaire" qu'une source et une dispensatrice de science et d'humanisme; tant qu'on y engagera les hommes selon les normes étroites d'un "vendeur" plutôt que selon celles, infiniment souples et variées d'un "maître", tant que les professeurs y seront de simples salariés obligés de se battre pour s'assurer un traitement convenable plutôt que d'avoir une voix forte et même prépondérante dans la direction de leur institution, tant que le corps administratif sera trop un obstacle et pas assez un service, tant que les étudiants seront trop les clients d'aujourd'hui et pas assez la nation de demain; tant que tout cela sera de l'idéalisme tellement nous en sommes éloignés, nous aurons des briques mais pas une université.

M. Dansereau s'en va... Que ce départ soit plus qu'une perte: qu'il soit une leçon marquante dans ce renouveau universitaire dont nous avons un tel besoin. Quant à nous étudiants, nous perdons, et pour peu de temps nous l'espérons, un homme et un universitaire mais plus encore un "maître" et un ami.

Jean L'Ecuyer

"L'Explorateur", février 1961.

LETTRE OUVERTE À MONSIEUR LE SUPÉRIEUR DU COLLÈGE ANDRÉ GRASSET

Montréal, le 13 mars 1961

Monsieur le Supérieur,
Collège Grasset,
1000 est, boul. Crémazie,
Montréal.

Monsieur le Supérieur,

Le 23 février dernier, à moins de quatre mois de la fin de l'année scolaire, les parents de onze étudiants des classes de Méthode recevaient avis, par voie téléphonique, que leur fils n'était plus admis en ce collège dont vous êtes le premier responsable. J'ai moi-même entendu tel message sans en saisir les causes.

Le lendemain, soit le 24 février, sous pli recommandé et par livraison spéciale, je vous ai

déclaré que "j'apprécierais recevoir, par écrit et dès le prochain courrier, d'une façon bien précise et bien explicite, la ou les raisons qui ont motivé votre décision".

Refuserez-vous de reconnaître qu'agissant ainsi je n'exerçais tout simplement qu'un des devoirs et des droits de l'autorité paternelle: la connaissance des actes de mon fils!

Le 6 mars, en une seconde lettre recommandée, je vous ai rappelé gentiment ceci: "toutes vos explications devraient être sous mes yeux".

En ce jour du 13 mars je n'ai encore reçu aucune ligne de votre main. Vous serait-il si impossible ou si ardu d'expliquer, ainsi que

demandé en mon titre de père, votre inébranlable décision? Peut-être que la plume de Michel de Saint-Pierre dans "Les nouveaux aristocrates" retient beaucoup de votre attention.

Mais il demeure que le droit et le devoir le plus élémentaire d'un père qui a quelque amour des siens, afin qu'il se puisse guider dans l'art d'élever l'enfant que lui a confié la Providence, c'est de connaître les actes de son fils et les considérations diverses dont on a pu l'environner.

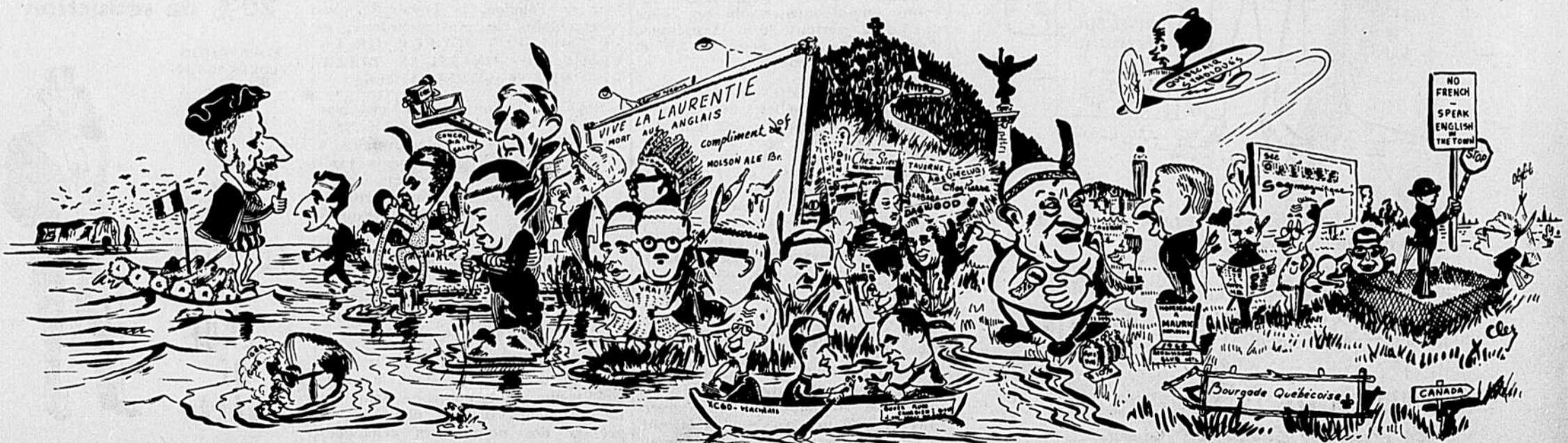
Ici je me limite à vous réécrire ceci: "Je vous avais confié mon fils dans la pensée que vous étiez toujours fidèles à votre rôle

d'éducateurs chrétiens." Votre silence, le vôtre, celui des autorités de votre maison, réussissent-ils à me faire douter de cette fidélité? Cela je ne le voudrais à aucun prix.

Puisque vous m'y avez obligé, c'est par le truchement d'une lettre ouverte que, uniquement en vertu de mes obligations paternelles, je réclame votre réponse selon les normes ci-dessus réitérées.

Veillez agréer mes remerciements, remerciements qui vous sont présentés dans l'espoir que vous vous empresserez de me répondre. Un père qui a le droit et le devoir de savoir,

J.-Léopold Gagner,
11,160, rue Jeanne-Mance



Les journaux ont annoncé la création au Centre d'Art de Val David d'un cyclorama sur la découverte du Canada. Le Q.L. est heureux de proposer à ceux qui ont eu une si brillante initiative le projet

qui suit. On peut reconnaître, de gauche à droite, les personnages historiques suivants: Jacques-Cartier des Gaulles, Claude-Henri Grognon, un historien de la belle histoire, André Laurendeau, du

défunt Bloc Populaire, Dief, un "big chief" agonisant, deux défunts, Sartoraire et Savignaqué, M. Vanilère, Governor General, Nésime, lieutenant-gouverneur, Jacques Hébert et Jean Drapeau,

M. Saint-Laurent, l'honorable Balcer, Barrette, un disparu, le Bomarc de Sévigny, Miss Fairclough, une femme de coeur, Camillien, le cher ange, Maumau, Henri Bourassa, MM. Langlois, Gagnon et

Champoux de "La Presse" et évidemment The Town. Et, au premier plan, vous le reconnaissez? Et non le moindre, dans les airs: l'évêque René.

Lundi prochain
au Grand Salon
à 12 h. 30

TIBOR TOLLAS,
poète hongrois

Un des chefs de la jeunesse
lors de la révolution hongroise.

RECTIFICATION

Cher Jacques,

J'ai eu la surprise de voir un article que j'avais remis en décembre, paraître dans un numéro de mars. Soit désordre, soit manque d'articles, ces commentaires sur l'Amérique centrale, à cause du retard, perdaient toute leur signification.

Quand on oublie de passer un article de commentaires sur l'actualité, il vaut mieux laisser tomber. Voulant garder un peu de sérieux au "Quartier Latin", sans prétendre que notre journal soit un journal d'information, j'ai cru nécessaire malgré tout, non pas de critiquer le journal pour cet incident mais au moins d'informer les lecteurs qu'il y a eu erreur. Merci.

Louise des Trois-Maisons